



Gaston JULIA

Un grand mathématicien né à Sidi-Bel-Abbès

« La route est longue... de la mairie d'Oran à la Sorbonne et à l'Institut »

Toujours premier !

Jean-Paul Victory

Avertissement

Ce petit livret, comme tous ceux que j'ai pu écrire, n'a aucune destinée commerciale, il a été réalisé pour le plaisir de revivre un temps qui n'existe plus : celui de mon adolescence. Il me permet de mettre en scène des êtres chers à travers les souvenirs que j'ai pu conserver d'eux. Ne pas les oublier et les remercier pour ce qu'ils étaient : de simples, d'honnêtes et braves gens.

C'est une façon également de laisser à mes enfants et petits-enfants une trace bien vivante de notre passé en Algérie . Qu'étions-nous et qu'y faisions-nous ? Répondre ainsi aux questions qu'ils pourraient être amenés à se poser plus tard quand nous aurons disparu. Comme vous pourrez le remarquer, je n'invente rien et mon seul mérite - si je peux y prétendre en posséder un - est de réunir une documentation que chacun peut se procurer sur Internet et dont je remercie bien sincèrement les auteurs des textes et des photos que j'ai pu emprunter.

Ce travail long et fastidieux de copiste ou « d'historiographe » comme le qualifie aimablement mon ami et condisciple du lycée, René Villot, m'oblige à travailler chaque jour et à occuper mon esprit, à approfondir mes connaissances dans tous les domaines, ce qui ne me déplaît point. Pratiquer et améliorer son français- une langue que j'aime beaucoup- n'est pas la moindre des récompenses.

Et comme il convient de dédier son ouvrage à une personne qui nous est particulièrement chère, je me suis permis de choisir cette fois une femme exceptionnelle, un grand écrivain que l'Académie française a l'honneur de compter parmi ses honorables membres, Madame Dominique Bona dont le père Monsieur Arthur Conte, écrivain et homme politique, grand serviteur de l'Etat, profondément touché par notre départ d'Algérie en 1962, - ils étaient rares les hommes politiques à s'opposer au Général - , plaidait en notre faveur pour un meilleur accueil. Une image qui ne m'a jamais quitté : je nous revois encore mon jeune frère Marcel et moi entourant Maman désemparée en pleurs devant le poste de télévision écoutant cet homme à l'accent rocailleux plaider notre cause avec son cœur de Catalan profondément attaché à sa terre comme nous pouvions l'être nous-mêmes. Jamais je n'oublierai.

Toulouse le 6 octobre 2024

à Madame Dominique Bona de l'Académie française
mes plus vifs remerciements pour l'accueil qu'elle a réservé à mes modestes écrits et l'amitié
bienveillante qu'elle m'a toujours manifestée

AVANT – PROPOS

« Français d'Algérie » dites-vous ? Ah ! Oui je comprends, « Pied-Noir »...

J'ai pu remarquer qu'il suffit qu'on dise qu'on vient d'Algérie quand on n'a pas le type maghrébin, pour s'entendre qualifier de « pied-noir ». Pourtant, il me semble qu'en Algérie où ma famille aussi bien paternelle que maternelle y vivait depuis quatre générations pour la première et trois pour la seconde, on ne connaissait pas ce terme. Curieux qu'alors ni Arabes ni Européens ne l'aient prononcé une seule fois devant moi ! On se disait *Français d'Algérie* ou *Européens* lorsqu'on voulait parler du peuplement non musulman implanté depuis 1830, date de la conquête du pays par l'armée française. Les Arabes nous appelaient *Roumi* ou *Ensara* qu'on peut traduire par *Européens* ou *Chrétiens*. C'est seulement en 1962 à Alger en caserne, de fraîche date incorporé, que j'ai entendu pour la première fois ce mot de « pied noir » prononcé par des camarades de chambrée métropolitains. Au début j'ai souri. Pourquoi *pied noir* ? J'ai pensé aussitôt aux films de Cowboys et Indiens que l'on passait à l'époque et dont nous étions tous très friands. Ce mot qui déclenche le plus souvent un sourire chez notre interlocuteur, je ne l'avais jamais entendu, jamais lu, totalement inconnu. Même dans les livres d'Albert Camus notre prix Nobel de littérature et sur aucun autre je n'avais jamais rencontré cette expression. J'ai même expressément posé la question à sa fille Catherine qui n'a jamais répondu à ma lettre. Ne l'aurait-elle pas reçu ? C'est possible.

Dès notre retour en Métropole, c'est par ce terme qu'on était le plus souvent désignés et encore aujourd'hui facilement identifiés. Pourquoi ? Cette appellation qui nous apparentait aux Apaches, Sioux, Peaux Rouges et autres Indiens que l'on voyait avec plaisir, aussi bien les Arabes que les Français, sur les films projetés de l'époque me paraissait infondée pour le moins. Il nous était agréable de voir et d'entendre *Plume blanche*, *Aigle agile*, *Œil de bison* Mais je ne pensais pas un jour en faire partie, et porter le nom de *Pied noir* ! Je ne comprenais pas moi qui ai les cheveux blonds, les yeux bleus, la peau blanche et les pieds de la même couleur mais surtout pas noirs ! Je n'ai jamais pu me faire à cette idée et ce mot me fait à chaque fois le même effet désagréable. Ce n'est qu'à notre arrivée sur le sol français en 1962, et par la suite surtout, que se créèrent de nombreuses associations PN. Ces déracinés, qu'on avait arrachés à leur pays natal, éprouvaient - et c'est bien naturel - le besoin de se retrouver car l'accueil qui leur avait été réservé en Métropole ne fut pas toujours des plus charitables. De nombreuses associations se formèrent de leur seule initiative et avec de petits moyens naturellement un peu

partout aussi bien en France qu'à l'Etranger car certains des nôtres choisirent l'exil (Espagne, Israël, Nlle Calédonie, Canada, Argentine...). Ces différentes associations regroupaient des personnes qui s'étaient connues en Algérie ou avaient vécu ensemble (villes et villages, établissements scolaires, clubs sportifs, clubs de généalogie, de bridge, cercles Algérienistes, Amitiés Oraniennes,). On vit alors curieusement certaines d'entre elles choisir pour logo ou emblème deux petits pieds noirs, comme si elles avaient voulu relever un défi ! On les voulait « pieds noirs », pieds noirs ils le seraient ! Une façon de répondre qu'ils étaient fiers d'être PN et donc qu'ils ne s'en cacheraient pas, bien au contraire, en dessinant sur leur bannière ces deux petits pieds noirs ils revendiqueraient haut et fort qu'ils l'étaient. Une chanson qu'ils chantent allégrement d'ailleurs a pour refrain *Je suis pied-noir et fier de l'être* ! On peut le comprendre, mais je ne partage pas ce sentiment. Je me suis longtemps posé la question. Pourquoi *Pied Noir* ? Un mot qui chez moi ne passe pas ! Si ce terme ne venait pas de nous, de l'intérieur de notre Communauté, n'avait pas été choisi par nous, c'est que d'autres nous en avaient affublés. Mais alors qui et pourquoi ? On trouve de nombreuses réponses sur l'origine de ce mot , ce qui en soit me paraît déjà suspect ! On raconte que les colons ou les soldats français de la conquête portaient des bottes noires et que l'Indigène les avaient désignés par ce terme... Pourquoi alors les Arabes que j'ai souvent fréquentés depuis la prime enfance ignoraient-ils ce mot et ne l'ont jamais prononcé ? D'autres prétendent que sur les bateaux pendant la guerre, les matelots d'origine nord-africaine étaient le plus souvent affectés comme soutiers et manipulaient le charbon... C'est possible mais là encore on peut se poser la question de savoir qui des Européens ou des Indigènes travaillaient le plus souvent dans les soutes à charbon des navires ? D'autres encore avancent que les colons – encore eux, pourtant ils ne formaient pas la majorité de la population française en Algérie quoiqu'on dise - pressaient le raisin dans des cuves de bois en le piétinant et en ressortaient les jambes rougies. Que sais-je encore ? Il me semble que la réponse est beaucoup plus simple. C'est du moins la mienne. Ce terme m'était inconnu alors que j'avais vécu plus de vingt ans dans ce pays où je suis né, où tous les miens y vivaient depuis des générations. Ni à l'école communale, partageant les bancs avec des petits camarades arabes dont je parle la langue presque couramment, ni au lycée Lamoricière d'Oran, où je fis mes études secondaires comme interne, et donc au contact de nombreux Oraniens, ni partout ailleurs , je n'avais entendu prononcer ces deux mots ! C'est pourquoi il m'est difficile de penser que ce sobriquet n'ait pas une connotation péjorative. Nous ne l'avons pas choisi, je suppose qu'il nous a été probablement imposé par certains compatriotes de Métropole hostiles à la colonisation, justement au début de la guerre d'indépendance de l'Algérie, est-ce un hasard ?

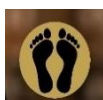
Il aurait été difficile le moment venu d'abandonner une partie du territoire français (15 départements en 1962) et plus difficile encore que le bon peuple français acceptât d'abandonner un million des siens. On était Français d'Algérie comme d'autres sont Français de Bretagne ou de Normandie et certainement avant les Français du comté de Nice et de Savoie. Après tout, qui a créé l'Algérie en tant que pays structuré, organisé ? Qui lui a donné son nom ? Qui en a marqué les frontières ? La France bien évidemment. « L'Algérie c'est la France ! » répétaient nos hommes politiques. Si donc l'Algérie était une province française (grande certes) en principe on aurait dû porter le nom d'Algériens. Certains y ont pensé, d'autres l'ont refusé car comment alors les distinguer des Arabes ou Indigènes dont *le code indigénat* s'il leur permettait de pratiquer la religion librement et de conserver leurs traditions, leurs us et coutumes(mariages,

divorces, héritages...) les avait soumis à un régime pénitencier et à un mode de votation tout à fait particuliers. Il existait deux collèges électoraux. Ce qui de fait en faisait des citoyens à part. On aurait pu, puisque le terme Algérien était propice à confusion et ne convenait pas, nous appeler tout simplement « Français d'Algérie » ou « Européens d'Algérie » compte tenu de la forte proportion d'Etrangers européens devenus Français par naturalisation ou naissance sur la terre algérienne. C'est la solution tout à fait satisfaisante que nous avons adoptée les uns et les autres. Mais voilà des événements d'une extrême violence (la valise ou le cercueil !) vont obliger ces Français à devoir quitter leur terre natale. Comment faire accepter à tous nos compatriotes de Métropole d'abandonner 15 départements français, une terre française depuis plus d'un siècle et surtout un million des siens ? C'est là qu'on peut penser que des âmes bien intentionnées adoptant le dicton « Quand on veut plus facilement tuer son chien, on dit qu'il a la rage » se sont appliquées à nous déconsidérer. Les Français d'Algérie, ont été alors désignés sous ce qualificatif peu enviable de « Pieds-Noirs ». Le général de Gaulle lui-même avait prononcé des mots que son ministre Peyrefitte s'est empressé de rassembler dans ce livre magnifique de vérité « C'était de Gaulle ». Des mots qu'on a du mal à entendre encore aujourd'hui.

Pourtant il fut une époque où la France se glorifiait de compter parmi les siens quelques champions issus de *l'Autre France* dans bien des domaines. Je pense principalement à Marcel Cerdan, à Alain Mimoun, à Yves Mathieu Saint-Laurent considérés alors comme des Français à part entière. On ne les disait pas « pieds noirs » à cette époque, que je sache, mais superbement « Français ». Il suffit de lire les gros titres de l'époque ! Le pays tout entier vibrait aux victoires de Cerdan ! Tout Paris était en liesse !

Ainsi donc, vous ne m'en voudrez pas, chers lecteurs, de ne pas considérer le maréchal Juin fils de gendarme né à Bône, condisciple de Charles De Gaulle à l'Ecole de St Cyr, sorti major de sa promotion, Marcel Cerdan fils de charcutier né à Sidi-Bel-Abbès, champion du monde de boxe, Yves Mathieu Saint-Laurent, le grand couturier, fils d'avocat né à Oran, René Viviani, fils de colon né à Sidi-Bel-Abbès, président du Conseil de 1914-1915 (c'est lui qui reçoit très dignement la déclaration de guerre de l'Allemagne) et Albert Camus, notre prix Nobel de littérature, né à Mondovi (près de Constantine), orphelin de père (mort à la guerre), vous ne m'en voudrez pas de ne pas considérer, dis-je, ces hommes comme des « pieds noirs » (ils en seraient les premiers étonnés et vraisemblablement un peu tristes d'apprendre qu'ils appartenaient à *une tribu indienne* !).

Ces Français d'Algérie célèbres sont connus de tous, comme chacun sait. Mais l'Algérie (cette *Autre France* comme on aimait l'appeler vers 1914) a compté en 132 ans de présence française d'autres célébrités dans de nombreux domaines. Entre autres un personnage que beaucoup d'entre nous ne connaissent pas et qui pourtant mériterait de l'être pour avoir été à la fois un très grand savant et un grand patriote : Gaston Julia qu'il me plait de vous présenter « Pied-Noir » si on veut, mais surtout un grand « Français d'Algérie » connu universellement dans le monde des Sciences Mathématiques.





Gaston JULIA



Président de l'Académie des Sciences

**« Tant qu'un homme n'est pas mort, on peut en
faire quelque chose »**



JULIA Gaston

Reçu le 1^{er} à l'Ecole Normale supérieure (sciences)

et le 1^{er} à l'Ecole Polytechnique

PROMOTION de 1911

1. L'homme, sa vie

Très jeune dès mon entrée au lycée Lamoricière d'Oran (en 1951), j'entendis parler de cet être exceptionnel. Il faut dire que mon oncle Marcel qui était également mon correspondant - mes parents habitant la campagne - m'en parlait presque chaque semaine, comme s'il avait voulu que, fréquentant le même Lycée quarante ans plus tard, je puisse ressembler au petit prodige bel-abbésien dont les facultés intellectuelles étonnèrent dès son plus jeune âge ses camarades de classe, ses premiers maîtres et ses professeurs. Gaston Julia mobilisé à la guerre de 1914, caporal puis très vite sous-lieutenant fut gravement blessé au Chemin des Dames dès le début de la guerre. Une partie de son visage est emporté : il perd un œil et le nez ce qui l'oblige à porter un masque de cuir. Il souffre fréquemment de céphalées ce qui ne l'empêche pas de travailler sans relâche et de gravir un à un les degrés qui le conduisent au pinacle.

Reçu premier au concours à la fois à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole Normale Supérieure, il choisit cette dernière. Professeur agrégé de mathématiques, il enseigne plusieurs années à l'Ecole Polytechnique et à la Sorbonne, entre un peu plus tard à l'Académie des Sciences et finit Président de ladite Académie ! Ce qui n'est pas rien vous en conviendrez.

L'oncle Marcel qui avait à peu près l'âge de Julia (exactement 2 ans de plus) ne tarissait pas d'éloges sur l'homme, le savant, le compatriote, le héros malheureux de la grande guerre.

Je l'entends encore me raconter, à table et toujours fort ému, l'odyssée de Gaston Julia, ce petit génie originaire de Sidi-Bel-Abbès, issu d'une famille nombreuse (quatre enfants) et pauvre (le père Joseph Julia d'origine pyrénéenne était ouvrier-mécanicien agricole) qui, très jeune, se distingua de ses camarades, entra tardivement (à cause d'une grave maladie) au lycée d'Oran, rattrapa son retard en un mois, et remporta en fin d'année tous les prix de sa classe !

Reçu premier au bac avec la mention très bien et les félicitations du jury (très rare à l'époque). Ses professeurs lui font obtenir une bourse qui lui permet d'intégrer un des plus grands lycées parisiens : le lycée Janson-de-Sailly. Encouragé par ses nouveaux professeurs, Julia se consacre à la recherche mathématique et devient un des plus grands mathématiciens de son temps quand la guerre éclate. Jeune sous-lieutenant, blessé grièvement à la tête de sa section au Chemin des Dames, il perd un œil, le nez et une partie du visage. Après de nombreuses opérations chirurgicales fort douloureuses (27 au total), l'occasion de connaître et d'épouser son infirmière Marianne Chausson avec qui ils auront six garçons, le brillant mathématicien s'en remet mais il dut porter en permanence un masque en cuir qui lui valut le sobriquet peu charitable de « Nez de cuir ».

En 1955, Gaston Julia, le fils prodige, retourne à Sidi-Bel-Abbès, sa ville natale, une dernière fois. Le pays tout entier donnera une fête en son honneur.

Gaston Julia avait été remarqué dès sa petite enfance par une institutrice de la classe enfantine, la Sœur Théoduline, puis à l'école chrétienne des Frères rue du Fondouck à Sidi-Bel-Abbès. Son intelligence précoce et son sérieux lui permettent d'occuper presque en permanence la première place de sa classe. Sœur Théoduline, mais aussi sa propre maman, Dolorès Benavent

d'origine espagnole, connaissant ses aptitudes scolaires lui intimaient d'être « Toujours premier » ! Une devise, que notre ami, suivit à la lettre pendant toute sa vie.

Bénéficiant d'une demi-bourse, il quitte sa ville natale, le « berceau de la Légion étrangère » pour le lycée d'Oran. Retardé par une maladie assez grave, il restera absent plus d'un mois, ce qui ne l'empêchera pas de rattraper les cours et terminer l'année en tête, raflant tous les prix au Palmarès (à ce moment précis de son panégyrique, l'oncle Marcel, avait un grand sourire malicieux !)

On raconte (encore l'oncle Marcel !) que le jour de l'oral du bac, l'examineur qui vient d'Alger et qui donc ne le connaît pas, lui donne à l'oral une question particulièrement difficile car il a corrigé sa copie à l'écrit et, fortement impressionné, il veut connaître le « phénomène » ! Julia, se retire quelques minutes pour préparer ses réponses et lorsqu'il se présente devant le professeur, lui dit timidement qu'il a trouvé dix démonstrations différentes pour résoudre le problème qui lui est posé et sans plus tarder, prenant la craie blanche, il copie au tableau sans hésiter ses réponses les unes après les autres... L'examineur n'en revient pas et l'arrête avant qu'il ait totalement fini. Il aura bien sûr son bac avec la mention très bien et les félicitations du jury ! On décide alors de l'envoyer poursuivre ses études en France, mais voilà, il faut de l'argent et la famille a de bien modestes moyens. Ses professeurs lui font obtenir une bourse complète qui lui permet de s'inscrire au lycée Janson de Sailly à Paris. Ses anciens camarades du lycée, à l'initiative du proviseur, lui verseront un pécule, de l'argent de poche, pour qu'il puisse acquérir le matériel exigé et en particulier un compas « son luxe » qu'il garda par la suite en même temps qu'un violon que sa maman lui offrit tout enfant car il se passionnait pour la musique. Il se présente avec succès à l'agrégation de mathématiques en 1914 peu avant de partir à la guerre. Au cours d'une charge de l'ennemi qui se produit sous la pluie sa section est prise sous un feu nourri. Une balle l'atteint en pleine tête. Grièvement blessé il continue à donner ses ordres...

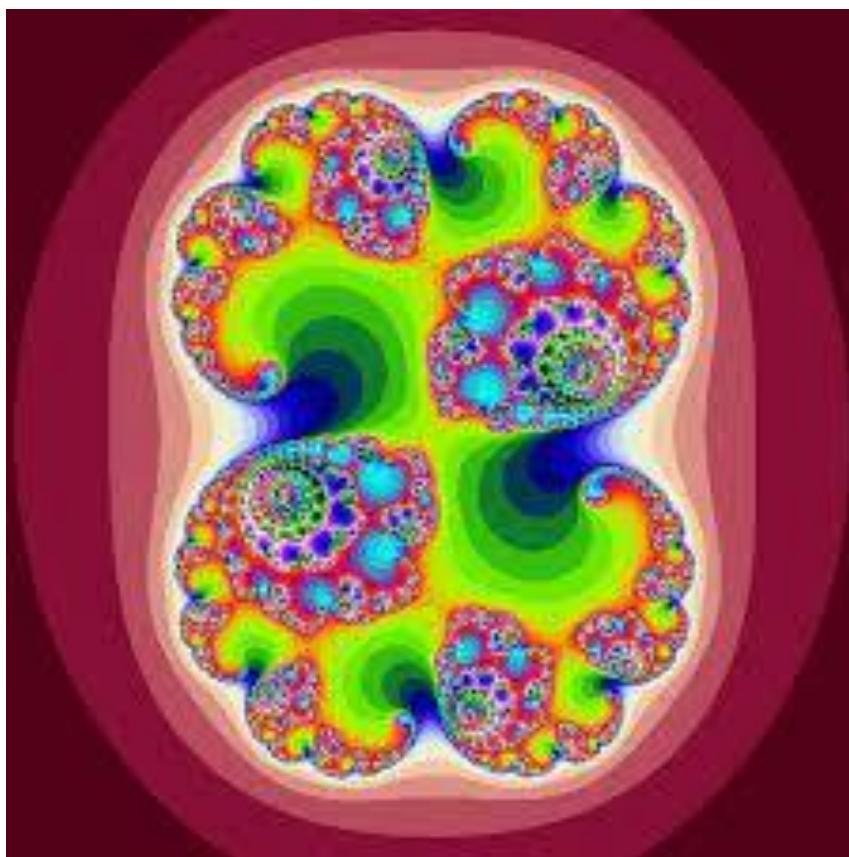
Hospitalisé, il souffre terriblement. Il est opéré 27 fois ! Son infirmière, Marianne Chausson (fille d'un grand compositeur), veille à son chevet et lui dispense très régulièrement les soins qui lui sont nécessaires. Gaston souffre terriblement. On croit sa dernière heure venue. Mais seule sa volonté lui permet de résister « *tant qu'un homme n'est pas mort, dira-t-il plus tard, on peut en faire quelque chose !* » Cette souffrance permanente ne l'empêche pas de reprendre ses études. Gaston et Marianne se marieront. Ils auront six garçons ! Deux d'entre eux suivront les traces de leur père et finiront l'un (Marc) académicien des sciences comme son papa et l'autre (Sylvestre) directeur de recherches au CNRS.

Nommé à l'Institut, il enseigne de longues années à Polytechnique et à la Sorbonne. Ses élèves en garderont un excellent souvenir. Un professeur exigeant mais proche, très proche de ses élèves, les aimant, leur recommandant de travailler sans relâche et avec persévérance tout en ayant une conduite irréprochable. Deux vertus qui ne l'ont jamais quitté.

Ses travaux en mathématiques sont connus du monde entier et plus particulièrement des hommes de science. Il sera élu à l'académie d'Uppsala (Suède) et à l'académie pontificale de Rome. Il voyagera et donnera des conférences un partout dans le monde. Sa réputation avait largement dépassé les frontières.

Il sera fait Chevalier de la Légion d'honneur en 1915 à la suite de sa blessure de guerre , obtiendra de nombreuses récompenses dont le prix « Bordin », acceptera en 1954 d'être le président d'honneur des Anciens Elèves du Lycée Lamoricière , son premier lycée et le mien !

Fait Grand Officier de la Légion d'honneur en 1950, Julia qui souffre toujours de son ancienne blessure est couvert d'honneurs. Il perd son épouse en 1971. Le savant a alors 78 ans. Très affecté par la disparition de sa compagne et supportant difficilement la solitude, sur les conseils de ses enfants, il est hébergé à l'Hôtel des Invalides, superbe établissement créé comme chacun sait pour recueillir en priorité les grands Invalides de guerre, ce qui est bien évidemment son cas. Il y finira ses jours à l'âge de 85 ans le 19 mars 1978.



Ensemble de Julia (fractales)

2. L'homme au travers de l'Echo d'Oran

J'en profite pour remercier vivement une fois de plus les archives de l'Echo d'Oran ainsi que Gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France pour les emprunts que je me suis permis de recopier le plus fidèlement possible.

Ce qu'on peut lire sur notre héros en feuilletant les exemplaires de l'Echo d'Oran des années 1915 à 1953.

1915 - 27 février : Légion d'Honneur

Est inscrit au tableau spécial de la Légion d'Honneur M. Julia, sous-lieutenant au 34 -ème Régiment d'Infanterie « Le 25 janvier 1915, a montré le plus profond mépris du danger sous un bombardement d'une extrême violence, a su malgré sa jeunesse prendre sur ses hommes un réel ascendant. A repoussé une attaque menée contre ses tranchées et a été atteint d'une balle en pleine figure lui occasionnant une blessure affreuse. Bien que ne pouvant plus parler, a écrit sur un billet qu'il ne voulait pas être évacué, ne s'est rendu à l'ambulance, que quand l'attaque ennemie a été refoulée. » Cet officier, reçu premier à l'Ecole Polytechnique et premier à l'Ecole Normale Supérieure, venait de rejoindre le front pour la première fois.

1917 - 11 août : Au lycée d'Oran

Pendant la première partie de la guerre, des élèves ont été appelés sous les drapeaux avant d'avoir pu se présenter à certains examens ou à certains concours par ce que session ou concours n'ont pas été organisés. M. le ministre de l'Instruction Publique a promis que des mesures réparatrices seront prises à la fin de la guerre. Pour que ces mesures soient étudiées en toute connaissance de cause et en toute justice, le Proviseur se préoccupe de constituer dès maintenant les dossiers scolaires de tous les anciens élèves que leur appel sous les drapeaux a empêchés de se présenter à un examen ou à un concours alors que leurs camarades plus jeunes ont pu le faire depuis. Le Proviseur prie les familles de vouloir bien lui fournir tous les renseignements lui permettant de diriger ses recherches en évitant toute omission.

On n'a pas oublié les brillants succès scolaires d'un ancien élève de notre lycée, M. Gaston Julia. On sait que ce jeune mathématicien a été très gravement blessé à l'ennemi et que ses glorieuses blessures à la face nécessitent encore un traitement des plus énergiques et des plus douloureux, supporté avec le plus grand stoïcisme par M. Julia. Notre sympathique concitoyen emploie ses heures de répit à de savants travaux mathématiques : ses recherches, qui ont déjà

fait l'objet de plusieurs communications à l'Académie des Sciences, viennent de valoir à M. Julia le « prix Bordin », une des plus hautes récompenses décernées par l'Institut de France.

1918 - 12 janvier : Echos – Mariage

Le 3 janvier a eu lieu à Paris en l'église Saint-Jacques de Monceau, le mariage de M. Gaston Julia, lieutenant d'infanterie, docteur es-sciences mathématiques, lauréat de l'Institut, fils de nos concitoyens M. et Mme Julia, avec Mlle Chausson, fille de l'illustre compositeur français, Ernest Chausson. Les témoins étaient pour le marié : M. Ernest Lavisse, directeur de l'Ecole Normale et M. Humbert, membre de l'Institut ; pour Mlle Chausson, le colonel Escudier et le peintre N.... M. Julia devient par cette union, le beau-frère de M. Lerolle, député de Paris. Aux jeunes époux nous offrons nos meilleurs vœux de bonheur.

1935 – 30 octobre : M. Gaston Julia à Sidi-Bel-Abbès

L'illustre mathématicien a été fêté hier par sa ville natale (de notre correspondant particulier)

Sidi-Bel-Abbès, 29 octobre

Bel-Abbès a eu aujourd'hui l'insigne honneur de recevoir M. Gaston Julia, son illustre enfant, et cette venue a revêtu, dans sa simplicité même, un caractère extrêmement touchant.

On a écrit sur le remarquable savant et ses travaux prodigieux de longs et élogieux articles ; on a dit et répété qu'issu d'une famille des plus modestes, que ne rebuta aucun sacrifice, il avait conquis brillamment ses diplômes grâce à une intelligence supérieure doublée d'une volonté opiniâtre ; qu'après s'être conduit en héros sur le champ de bataille et y avoir amplement mérité la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur, il était revenu, tenace et résolu, à ses études, et enfin, qu'après avoir été nommé professeur à la Sorbonne il avait- suprême consécration- été appelé à l'Académie des Sciences au fauteuil de M. Painlevé. On a même ajouté au nom désormais célèbre de Julia, celui de Sœur Théoduline, cette femme admirable et vénérée, qui guida ses premiers pas, et celui de son épouse, dont le dévouement au cours de ses mois de souffrance devait agir si profondément sur son cœur.

Tout a été dit sur la vie exceptionnelle de l'élève, de l'officier, du savant, de l'homme, tout a été repris avec force détails et louanges- méritées d'ailleurs- mais ce qui n'avait pas encore été écrit, c'est cette expression de cordiale et sincère gratitude avec laquelle notre ville, par la voix de ses représentants les plus qualifiés, a accueilli celui qui, parti sur les traces de la renommée intellectuelle, lui est revenu couvert des honneurs les plus lourds.

LA RECEPTION

S'associant à cette fête du souvenir et de l'amitié et comme s'il comprenait les égards qui sont dus à l'illustre hôte de la ville, le ciel a fait toilette complète, pour la plus grande satisfaction des organisateurs de cette manifestation.

A l'heure prévue, avec l'exactitude propre au grand savant, l'automobile le transportant s'arrête devant le perron de la Mairie. Gaston Julia et sa suite sont accueillis par M. Lucien Bellat,

maire, qu'accompagne M. Paul Bellat, président du comité d'organisation, à qui est due l'initiative de ce jour et, tandis que visiteurs et invités gravissent les escaliers de l'Hôtel-de-Ville, la clique des pompiers se fait entendre dans d'alertes morceaux.

LES PERSONNALITES

Dans la salle des fêtes, une table immense a été dressée que recouvrent des fleurs aux coloris délicats. Une centaine d'invités y prennent place parmi lesquels nous pouvons noter, autour de M. Julia et Bellat, MM. Perrot, président des Anciens élèves du lycée d'Oran ; Tolédano et Bayon, vice-présidents ; Amilhac, président honoraire ; Garrouste, Brégeat, Valéro, Personnier, Randier, ancien économe du lycée ; Callot, proviseur honoraire ; Souffay professeur, qui accompagnent M. Julia ; puis MM. Raoux, délégué financier ; Ange Casses, vice-consul d'Espagne ; les commandants Théraube, représentant le colonel commandant d'armes ; Minvielle, Major de garnison ; le capitaine Poirier du 2eme Spahis ; Camus commissaire central ; Leherley, inspecteur primaire ; Rannaud principal de collège ; Liepmann, président du CABA ; Rouchaleou, curé de la paroisse ; le muphti, le Conseil municipal en entier, les membres de la Presse.

Parmi les dames on remarque la présence des sœurs Théoduline, vaillante encore pour son grand âge ; Gustavia ; Mmes Bellat, Kraus...

Les condisciples de Gaston Julia sont également là : MM Maurice Raoux, déjà cité ; Alphonse Malé, Gaston Alberge, Eugène Lamoé, Maurice Alberge, Félix Roquefère, Antoine Garcia, Alex Caizergues...

MM. Aze, sous-préfet ; Bremont et Payri, conseiller général et financier ; Lisbonne, délégué financier dans l'impossibilité d'assister à cette manifestation, se sont fait excuser.

LES DISCOURS

M. Bellat, maire

Le maire prend le premier la parole et, non sans une pointe d'émotion, déclare :

Au nom de la ville de Sidi-Bel-Abbès, je vous souhaite, Monsieur le professeur, la plus cordiale et la plus respectueuse bienvenue.

C'est avec une légitime fierté que nous avons appris votre arrivée en Oranie à l'occasion du cinquantenaire du Lycée. Le fait de vous avoir choisi pour présider la manifestation, en qualité d'ancien élève, le plus illustre de cet établissement, nous honorait déjà grandement, puisque cet ancien, était enfant de Bel-Abbès...

Mais vous avez manifesté le désir de revoir votre cité natale, et cela nous émeut profondément. Qu'il me soit permis, à cette occasion, de remercier M. le docteur Perrot, président des Anciens Elèves et M. Brégeat, qui, les premiers, m'annoncèrent l'heureuse nouvelle et le firent avec tant d'exquise amabilité.

Oui, Bel-Abbès est fière, M. le professeur, car elle vous retrouve auréolé d'une gloire qui rejaillit un peu sur elle. Elle vous a d'ailleurs suivi toujours avec un intérêt grandissant au cours des diverses étapes de votre admirable carrière. Admirable, parce que, enfant du peuple, vous vous êtes élevé jusqu'aux sommets, dans tous les domaines, par votre travail, votre ardent patriotisme et vos vertus civiques.

Vous voyez autour de vous aujourd'hui d'anciens camarades de classe, des camarades de jeunesse, vous voyez aussi- radieuse à près de 90 ans- la vénérable sœur Théoduline qui ne manque jamais de montrer aux visiteurs de la salle d'asile, la place que vous occupiez.

Autorisez-nous donc, je vous prie, à considérer un peu cette réception comme une fête de famille, bien courte certes, mais dont le souvenir pour nous sera ineffaçable.

Aussi, voudrions-nous que vous emportiez de votre côté, un gage de notre admiration et de notre affectueuse estime. Garder un souvenir de vous, quelle fierté pouvait être plus légitime : fils illustre de la Cité, élève modèle, savant universellement honoré, héros magnifique de la grande guerre, citoyen accompli : vous serez cité en exemple aux jeunes générations.

Votre nom, inscrit sur notre Livre d'Or, perpétuera le souvenir de cette visite, en attendant qu'une de nos écoles ait l'honneur de le porter.

Mais vous, M. le professeur, qui demain serez repris par vos travaux, par vos charges multiples, nous avons songé à vous remettre un souvenir- oh ! bien modeste à côté des dignités françaises et étrangères dont vous êtes comblé- mais qui, nous l'espérons, aura quelque valeur à vos yeux : la médaille d'honneur de Bel-Abbès, votre cité natale frappée à votre intention... Emportez-la et si de temps à autre vous y jetez un regard, rappelez-vous que Bel-Abbès a été bien heureuse et très fière de vous la décerner.

Citoyen d'honneur de Sidi-Bel-Abbès, continuez à bien servir la science universelle et la patrie française.

Cette médaille ne porte en exergue que des mots bien au-dessous de vos mérites, mais sachez qu'en nos cœurs et que dans le cœur de tous les enfants de Bel-Abbès, votre nom demeurera gravé.

Les applaudissements qui saluent ce discours sont pour M. Julia l'expression même de la complète communion des sentiments qui règnent dans la salle.

M. Brière, député

M. Bellat donne lecture d'une lettre de M. Brière, s'excusant de ne pouvoir, de vive voix, s'exprimer ainsi :

Mon Cher Maire et Ami,

La ville de Bel-Abbès s'apprête à fêter l'un de ses plus glorieux enfants, le professeur Julia, membre de l'Institut. En d'autres occasions déjà, notamment à Paris, après son élection à l'Académie des Sciences, les Algériens ses compatriotes, ont eu l'occasion de rendre hommage au mérite de celui que vos recevrez demain avec tout votre cœur.

J'aurais été heureux de me joindre à la municipalité et aux élus de la région pour fêter ensemble celui qu'est venu couronner, si jeune encore, une éclatante renommée. Malheureusement, je serai, à la même heure, sur la terre marocaine pour saluer au nom de l'Oranie, la dépouille mortelle du Maréchal Lyautey qui commença chez nous sa prestigieuse carrière d'Africain.

E vous demanderai donc, mon cher Maire, et ami, de vouloir bien vous faire, auprès du professeur Gaston Julia, l'interprète de mes sentiments de respectueuse admiration et de cordiale estime.

Ce qu'il fut à toutes les époques de sa vie, petit écolier, étudiant, normalien, combattant de la grande guerre, professeur, ce qu'il est encore aujourd'hui : l'un des maîtres mondiaux de la mathématique moderne, ajouterai-je enfin ce qu'il est dans son foyer : chef de famille modèle, élevant ses cinq fils dans le culte de la vérité et l'amour de la France, toute cette vie d'une unité admirable et dont la courbe n'a cessé de grandir harmonieuse, tout cela constitue une vivante leçon par l'exemple qui mérite d'être offerte aux regards de nos enfants. Puisse les petits bel-abbésiens lever leurs fronts et leurs regards vers cette haute figure mutilée qui commença par les bancs de l'école primaire où eux-mêmes aujourd'hui sont assis. Ils ne sauraient trouver ailleurs de plus beau modèle capable de les inspirer pour toute la conduite de leur vie, ils n'en rencontreront pas qui soient plus dignes de leur admiration et de leur enthousiasme.

Veuillez bien, mon cher Maire et ami, traduire mes sentiments à votre illustre compatriote et croire à mes affectueux dévouements.

Henri Brière

M. Julia

C'est dans un silence quasi-religieux que M. Julia répond aux paroles de M. le Maire et, immédiatement, l'assistance est saisie par le ton amical et bienveillant de celui qui parle.

« Monsieur le Maire, Messieurs,

Vous faites mentir en ce moment le vieux proverbe qui dit que « nul n'est prophète en son pays ». Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Vous venez de me couvrir de fleurs et si je vous crois, Bel-Abbès se plaint à me compter parmi ses fils. Je vous avouerai que cette paternité ne me déplaît pas et que j'ai toujours revendiqué ma naissance bel-abbésienne avec quelque satisfaction. J'aime cette ville modeste et travailleuse et je n'ai gardé que de bons souvenirs des jours que j'y ai passés.

« Mais qui m'eut dit, il y a presque 35 ans, lorsque je galopais dans vos rues, que j'y reviendrai en un jour de fête comme aujourd'hui ; à celui-là, j'aurais ouvert des yeux bien ronds ! Bien sûr, je ne fus pas un mauvais élève des Sœurs Trinitaires, de la Sœur Théoduline et de la Sœur Gustavia ; et même chez les Frères, j'eus quelques succès scolaires. Mais je ne vous cache pas qu'en ce temps-là, les parties aux billes, à la toupie, les cerfs-volants, les séances de gymnastique clandestines au gymnase du Jardin public, les parties de cache-cache dans ce merveilleux jardin, m'attiraient bien plus que les problèmes des bons Frères ou les séances de violon sous l'œil attentif du légionnaire artiste qui m'initiait aux secrets de Mazas ou de Kreutzer.

« cette heureuse vie aurait pu continuer longtemps si, en une soirée funeste, quoique veille du 14 juillet, la grille de votre Hôtel-de-Ville n'avait jugé à propos de me retenir accroché par la jambe. J'en porte la marque indélébile, une marque bel-abbésienne. Vous me direz que j'avais eu tort d'y grimper et que la musique de la Légion ne s'entend pas mieux en haut qu'en bas de la grille. C'est vrai. Mais ce n'était pas vrai pour un gamin de huit ans. Cet accident m'apparut comme la cause de mon exil. Nous quittâmes la ville à l'issue des vacances que je passais étendu ou béquillant à droite et à gauche. Fichues vacances et cuisant souvenir, qui n'ont jamais effacé le souvenir des bonnes journées, des bons camarades et des braves gens de Bel-Abbès.

« Nous voici aujourd'hui rassemblés dans cet Hôtel-de-Ville...et loin de me présenter les pointes acérées de ses grilles, il m'accueille comme l'enfant prodigue, revenu au berceau après un long périple. L'initiative vous en revient, Monsieur le Maire, et je vous en remercie. Vous avez eu mille fois raison de penser qu'entre tous les témoignages d'estime, celui de ma ville natale me toucherait au cœur.

Je lève mon verre à la prospérité de Bel-Abbès, de ses élus, de tous ses habitants.

Ces derniers mots sont accueillis avec une chaleur que l'on sent contenue, mais qui n'en traduit pas moins éloquemment l'admiration générale pour cet homme qui, malgré sa valeur et les honneurs qu'il mérite, a su rester si modeste et si près des autres. Et cette admiration fait place à un sentiment de reconnaissance qui surprend l'assistance, charmée et conquise.

M. Paul Bellat, président du Comité d'Organisation

Avec son talent particulier, M. Bellat déclame un poème dont il est l'auteur et qui lui vaut de flatteuses louanges. Les derniers vers sont remarquables :

« La place que ce soir, ici, tu viens reprendre
Sache qu'en nos esprits et notre amitié tendre
Nous te l'avons gardée et te la garderons
De notre cher pays l'illustre Académie,
De Rome et de Stockholm les Universités
T'ont comblé de leurs grades et de leur dignité
En t'offrant une place en leur enceinte amie !
Les savants de la France et de tout l'Univers
Ont célébré ton œuvre, ont chanté ta victoire
Ont clamé que ton nom se couvrirait de gloire
En découvrant le « nombre inconnu » que tu sers !

La Science à tes pieds, déposa d'un air grave
La couronne immortelle et verte du laurier.

Et l'Armée épingla, parce que tu fus brave
La Légion d'honneur sur ton cœur de guerrier.
Le monde des savants, génial te proclame.
Le monde a reconnu ton savoir triomphant,
Mais pour nous, sache-le, Bel-Abbès te réclame
Bel-Abbès te retient, sur son cœur, dans son âme
Et t'appelle tout bas : O mon illustre enfant ! »

La réception de M. Gaston Julia est terminée.

LA VISITE DE LA VILLE

Effectuée en car, la visite commence par l'école des Sœurs où Gaston Julia a tôt fait de reconnaître la salle où il reçut les premières notions d'instruction, son banc, la place qu'il occupait. Il se recueille et semble chercher l'atmosphère d'alors et c'est dans un élan sincère qu'il exprime à Sœur Theoduline, dont les yeux se sont embués de larmes, sa vive reconnaissance pour les principes qu'elle lui a inculqués et qu'il n'a cessé de suivre au cours de son existence.

Ces instants sont touchants, mais le temps est inexorable et l'Ecole du Maconnais accueille les visiteurs. Ce groupement scolaire qui recevra le nom de Gaston Julia n'a pu être ouvert, faute de crédits.

La caravane parcourt alors les principales artères de la ville.

Le théâtre, l'Hôpital, dont les constructions sont en voie d'achèvement, la salle d'honneur de la Légion, avec ses admirables reliques, sont ensuite visités tandis que partout la foule se découvre admirative et respectueuse, au passage de l'illustre savant et que ce dernier s'informe avec intérêt des améliorations de « sa » ville.

C'est la fin d'une journée merveilleuse que le temps ne pourra effacer et à laquelle nos concitoyens penseront maintes fois avec orgueil et émotion.

M. Cornette

LA CONFERENCE DU PROFESSEUR JULIA

Rappelons que c'est ce soir à 21 heures, que M. le professeur Julia, fera sa conférence au Théâtre municipal sur le sujet suivant :

« Histoires comme ça...pour les moyens et pour les grands », conférence à laquelle sont cordialement invitées, non seulement les anciens élèves, mais toutes les personnes qui voudront honorer un enfant d'Oran.

Le prix des places est de 15, 12, 10 et 5 frs.

CROIX DE FEU, BRISCARDS ET VOLONTAIRES NATIONAUX

Le chef de la section d'Oranie invite les camarades Croix de feu, Briscards, volontaires nationaux, membres de la section féminine et du regroupement national à venir aussi nombreux que possible à la conférence du camarade ancien combattant Julia Gaston, qui aura lieu ce soir , mercredi, à 21 heures, au Théâtre municipal.

LE BANQUET OFFICIEL

Quelques cartes étant encore disponibles, les retardataires sont priés de les retirer avant midi, soit au secrétariat du Lycée, soit auprès de MM. Le Dr Perrot, 7 , rue Thiers ; Doyon, 1, rue de la Paix ; Bourrières, à l'Echo d'Oran ; Berenger, directeur des PTT et Brégeat, 10, rue Schneider.

1935 - 31 octobre : Le cinquantième de la fondation du Lycée d'Oran

Une cérémonie a eu lieu dans la cour Ballongue de l'établissement suivie d'un vin d'honneur. M. le professeur Gaston Julia, ancien élève, membre de l'Institut, y assistait.

L'éminent professeur a rappelé ses souvenirs hier soir au théâtre municipal.

LA CEREMONIE

A l'occasion de la célébration du cinquantième de la fondation du Lycée d'Oran, une belle et émouvante cérémonie a eu lieu dans la cour Ballongue, hier à 4 heures de l'après-midi, en présence d'une nombreuse affluence.

Cette cérémonie revêtait un caractère particulier par la présence aux côtés des autorités, d'un ancien élève, aujourd'hui illustre : Gaston Julia, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, grand mutilé de guerre, commandeur de la Légion d'honneur.

Aussi lorsque Gaston Julia, suivi des personnalités, traverse la foule des parents et des élèves qui se pressent dans la cour, des applaudissements, roulant en bruit de tonnerre, éclatent et se font entendre pendant plusieurs minutes. Le savant a revêtu la robe et il est coiffé de la toque de Paul Painlevé, son illustre prédécesseur.

Si l'émotion est grande chez celui qui est l'objet d'une pareille manifestation, nous pouvons dire que celle éprouvée par ses parents, M. et Mme Julia et par tous les membres de sa famille placés aux premiers rangs de l'assistance, est indescriptible.

Sur l'estrade on remarquait : MM. Rousselot, préfet ; Gaston Julia, Perrot, président des anciens élèves ; Saurel, président des parents d'élèves ; Roux-Freissineng, sénateur ; Saurin, député ; Gasser ancien sénateur ; Lambert, maire ; Havard, vice-président du Conseil Supérieur de l'Algérie ; le général Germain représentant le général commandant la Division ; Mlle Leboeuf, directrice du Lycée de Jeunes Filles ; M. Brenet, proviseur ; M. Beaupuy, doyen des anciens du Collège d'Oran, ainsi que les professeurs en robe, les Conseils d'administration du Lycée, des anciens élèves, des parents d'élèves et de nombreuses notabilités et personnalités soit des administrations, de la magistrature, du barreau, du commerce, de l'industrie, etc ...

LES DISCOURS

L'excellente musique du 2^{ème} Zouaves fait entendre les accents de la « Marseillaise », puis des discours sont prononcés dans l'ordre suivant :

M. le docteur Perrot, président de l'Association des Anciens Elèves du Lycée

Monsieur le Préfet,

Monsieur le Recteur,

Mesdames, Messieurs,

Mes chers camarades,

Le lycée d'Oran a débuté bien modestement, et le premier établissement secondaire commença à se développer sur l'emplacement actuel de la place Hondshoort, sous la direction de M. le principal Lerebourg qui inaugura le nouveau Lycée installé provisoirement dans l'ancien collège des Jésuites, aujourd'hui le Lycée de Jeunes Filles, en attendant que fut achevée la construction des nouveaux bâtiments. M. Lerebourg fut remplacé par M. Fritille jusqu'à l'inauguration du Lycée actuel, dont je ne décrirai pas, par le détail, l'évolution ascendante.

Mentionnons seulement que d'environ 450 élèves à son inauguration, la population scolaire dépasse aujourd'hui 1.700.

C'est dans cet établissement que les diverses générations d'Oranais ont depuis un demi-siècle poursuivi leurs études et passé les années de leur prime jeunesse.

Aussi, en pénétrant dans cette maison, les souvenirs nous assaillent de toutes parts, et une émotion profonde s'empare de tout notre être.

Dans ce cadre évocateur nous revoyons nos maîtres, nos camarades d'autrefois. Une mélancolie nous envahit, une tristesse nous étreint.

Emus, nous le sommes à chaque pas que nous faisons dans ces lieux où se rattachent tant de souvenirs de notre belle jeunesse. A nos oreilles tintent encore les noms de nos camarades venant sur cette estrade chercher leurs récompenses ; nous revoyons nos maîtres dont nous avons la joie de retrouver aujourd'hui quelques-uns parmi nous, n'oubliant pas avec quel cœur ils nous exprimaient leurs souhaits de réussite.

Souvenirs des hommes, souvenirs des choses réunis dans ces murs qui furent pour nous, notre petite patrie intellectuelle.

En face de nos personnalités périssables, cet établissement a la pérennité d'un symbole. Son auréole d'idéal et de science nous dépasse singulièrement et il s'érige au-dessus des fronts et des cœurs.

Aimons-le et vénérons-le.

L'idée pure demeure presque incommunicable. Pour se rendre plus accessible, elle doit s'incarner, tomber sous les sens, s'imprégner de sentiment. Alors seulement nous pouvons adhérer à l'objet par la totalité des fibres de notre être.

C'est cette maison de notre jeunesse, véritable drapeau, qui a incarné et continuera à incarner les nobles idées de France dans ce pays devenu essentiellement français de cœur et d'esprit.

Science, travail, honneur, Patrie, tels sont le splendide programme d'action, la magnifique règle de conduite que les générations qui ont passé ici, ont mis en pratique et ont fait que quelques-uns d'entre nous ont été parmi les meilleurs et les plus illustres.

Parlant au nom des Anciens Elèves, mon premier devoir est de réunir dans un même hommage les maîtres qui appliquant ces doctrines sont morts à la tâche en jetant les bases de ce foyer intellectuel pour nos camarades français et indigènes, et les élèves qui ont donné leur vie pendant les dernières années terribles pour défendre l'Idéal français.

Trois cent cinquante noms inscrits en lettres d'or à l'entrée de notre Lycée attestent l'héroïsme de nos camarades devant la mémoire desquels nous nous inclinons respectueusement. Puisse l'idéal qu'ils ont défendu rayonner toujours glorieusement et nous garder au bord des défaillances qui pourraient nous guetter dans l'existence.

Inséparables de nos anciens camarades viennent à notre esprit les noms de nos maîtres. Nous devons dans un élan de gratitude rappeler le dévouement de ceux qui les premiers franchirent la mer pour venir porter ici l'idée française.

Ceux-là furent des initiateurs courageux et leurs noms doivent être les premiers à l'honneur, car certains ont consacré presque toute leur carrière universitaire à faire des jeunes Oranais des hommes instruits et à les armer pour la vie. Que résonnent encore dans ces murs qu'ils ont emplis de leur activité les noms respectés de Gillot, Blum, Bel, Secrétant, Caron, Lejeune, Rocca-Serra, Doumergue, Béranger, Mouneyrat, Cohen-Solal.

On ne peut séparer de ces prédécesseurs le dévouement et la science des professeurs actuels qui, recueillant leur héritage, ont su le porter au faîte des capacités et du devoir.

Nous devons réunir dans cet hommage les différents proviseurs qui se sont succédé. Le premier proviseur fut M. East, remplacé après un court séjour par M. Carré qui pendant de longues années imprima à cet établissement un essor qui ne fit que s'accroître.

M. Robert, M. Fournier continuèrent son œuvre et M. Sauvage, qu'un deuil récent empêche de se trouver parmi nous, continua brillamment à faire de notre Lycée un des plus importants avec un dévouement et une aménité dont tous lui ont conservé une profonde reconnaissance.

Enfin c'est un devoir agréable de dire à notre proviseur actuel, M. Brenet, toute l'amitié des Anciens Elèves et la respectueuse affection des élèves actuels. M. Le proviseur Brenet, par sa haute culture, une affabilité que tout le monde se plaît à reconnaître et un dévouement de tous les instants, a su faire du Lycée d'Oran un des établissements les plus importants, non seulement de l'Algérie, mais encore de la Métropole.

Je voudrais pouvoir citer tous les anciens camarades qui ont illustré ce Lycée. Je me bornerai à me rappeler que quelques noms que l'on ne me pardonnerait pas de passer sous silence.

René Viviani qui eut l'honneur de recevoir avec la dignité que l'on sait la déclaration de guerre de l'Allemagne en 1914.

Eugène Etienne, député d'Oran pendant de longues années, ancien ministre.

Ballongue, professeur agrégé de mathématiques, mort glorieusement au début de la guerre en commandant le tir de ses mitrailleuses.

Maxime Ménard, radiologiste éminent, mort victime de la science, cité à l'ordre de la Nation.

Harburger, interne des hôpitaux de Paris, mort victime de son dévouement, cité à l'ordre de la Nation.

Plus récemment, le gouverneur général Renard, dont la mort tragique en service commandé est encore présente à tous les esprits, cité à l'ordre de la Nation.

Et combien d'autres.

Parmi les camarades encore vivants, je ne mentionnerai que le professeur Gaston Julia qui a bien voulu venir aujourd'hui au milieu de nous apporter à ses anciens condisciples l'autorité de sa haute culture et de son héroïsme.

Que nos autres camarades, et portant des plus dignes m'excusent de ne pas pouvoir les citer tous. Que ce soit dans l'administration, dans l'instruction publique, la guerre, la marine, la magistrature, le barreau, la médecine, le Lycée d'Oran peut s'enorgueillir de ses élèves.

S'imposent aussi à notre admiration les camarades qui ont puisé ici les notions d'énergie et de travail qui leur ont permis comme agriculteurs, industriels, commerçants de tirer de la terre de l'Oranie, les richesses qui en font un des plus beaux joyaux de la France.

Je demande à nos jeunes camarades de méditer l'exemple de nombre de leurs anciens. Par les yeux de l'esprit qu'ils voient flotter ici, autour de nous, l'âme d'un passé déjà glorieux et qu'ils contribuent à accroître ce patrimoine en s'inspirant de l'idée de cette maison qui leur donnera toujours la force et le courage d'accomplir toute l'étendue de leurs devoirs vis-à-vis d'eux-mêmes, de leur petite et de leur grande patrie.

Puissent les générations qui se succéderont rester fidèles à la pensée et à la gloire de ceux qui ont accru le renom de notre patrie en incarnant une haute culture et puissent les maîtres de l'intelligence demeurer dans la suite des temps, comme les vrais flambeaux de l'avenir.

Mes chers camarades, élevons nos cœurs pour la gloire de notre Lycée, de l'Algérie, pour la gloire éternelle de notre belle France.

M. Saurel, président de l'Association des Parents d'Elèves du Lycée

Mesdames, Messieurs, Chers Enfants,

Je ne veux pas paraphraser l'éloquent discours d'un ancien de la Maison, du président de l'Association des Anciens Elèves. Il vient de vous dire tout ce que les générations qui se sont succédé dans cet établissement, doivent au corps professoral, qui, depuis sa fondation, y a exercé ses fonctions et continue à remplir son ministère.

Si le doux langage français demeure toujours dans le monde le modèle de la clarté, si la science française participe, en première ligne, à la délivrance de la géhenne qui pèse encore sur l'humanité, il faut en attribuer le plus grand mérite au personnel enseignant de nos écoles.

Avec quelle générosité, avec quelle abnégation, avec quelle autorité, il distribue le pain de l'esprit à tous ces jeunes enfants qui lui sont confiés. Il n'en est pas de plus belle illustration que la présence parmi nous du savant Gaston Julia.

Non que je puisse souhaiter à chacun de ces enfants qui peuplent le Lycée une pareille et aussi splendide ascension jusqu'aux sommets les plus élevés de la science. Il est des altitudes que tous ne peuvent atteindre. Mais n'est-il pas vrai que c'est le petit maître d'école, que ce sont ensuite les professeurs de notre Lycée qui ont permis à ce magnifique cerveau d'extérioriser son génie personnel ?

Guidés par les leçons de vos maîtres, vivez, enfants qui m'écoutez, dans la fréquentation assidue des penseurs, des écrivains, des hommes de science.

Ornez vos esprits des richesses accumulées au long des rives de cette Méditerranée, terres de la pensée bienfaisante. Réveillez pour votre joie le charme intime des auteurs du Moyen-Age, la noble cadence du Grand Siècle classique, le rêve humanitaire qui précéda la Révolution, l'agitation resplendissante du 19^{ème} Siècle. Plongez-vous, les mains aux tempes, dans le domaine hermétique des lignes et des chiffres, recevez avec enthousiasme les éléments premiers de la science féconde en merveilleux résultats.

Le temps que vous passez sous la conduite de vos professeurs, à éveiller et développer vos intelligences, à ouvrir vos esprits aux délicates recherches, à élargir votre horizon, ce temps n'est pas perdu. Que le monde change, s'il lui plaît, au gré de sa fantaisie, qu'il varie dans ses

méthodes de vie comme de travail, quelque chose ne saurait abdiquer ni mourir, c'est le savoir. En lui réside, en effet, la force créatrice la plus éminente qui rapproche les esprits et lie les cœurs.

Les soucis matériels d'une vie pleine d'embûches vous absorberont demain. Mais les connaissances théoriques qu'on vous distribue, l'idéalisme littéraire et scientifique dont on vous inspire le goût, la tradition classique dont tout enseignement secondaire est formé, vous permettront de transmettre à tous une part de l'héritage sacré que les siècles ont rassemblé dans le pays de France et de faire œuvre ici d'activité méthodique et réalisatrice.

Déjà sur cette terre algérienne, un nouveau peuple français est en voie de gestation.

Enfants de notre Lycée, nos enfants, vous continuerez l'œuvre de vos devanciers, vous ferez éclore la semence qu'ils ont jetée sur ces vastes territoires et comme eux, vous serez les artisans avisés de la collaboration et de la fusion des races.

Les parents des élèves, au nom de qui j'ai l'honneur de parler, ont tenu à s'associer à la célébration du cinquantenaire de ce vaste bâtiment, modeste temple de l'idéal et de la raison. Ils constatent avec fierté que le Lycée d'Oran a pris date dans l'histoire de l'Algérie et sont heureux de célébrer sa lumineuse influence.

M. Brenet proviseur du Lycée

Lorsqu'à nos fêtes anniversaires, parents et amis nous entourent pour se réjouir de notre santé et nous dire leurs vœux, il est convenable que nous leur exprimions ensuite notre gratitude. Cette Maison, aujourd'hui quinquagénaire, n'aurait pas l'excuse de la folle jeunesse si elle manquait à ces règles de bienséance.

Au reste il ne s'agit pas simplement de se conformer à de vains usages, car notre cinquantenaire est fêté en famille, et ce sont ainsi des amis que nous remercions de leur amitié. Que ces amis soient de l'Association des Anciens Elèves, au cœur toujours également généreux lorsqu'il s'agit de « son » lycée, ou de l'Association des Parents d'Elèves qui, née d'hier, s'est si vite révélée discrètement attentive et généreusement compréhensive, ils savent combien nous touche une affection qui se manifeste particulièrement aujourd'hui dans la célébration de ce cinquantenaire dont ils sont les premiers artisans.

Mais qu'à ces amis quotidiens aient bien voulu se joindre les représentants des pouvoirs publics, des corps élus et des administrations, -qu'un ancien élève du Lycée, maintenant maître respecté, soit revenu à cette occasion au berceau de sa jeunesse, - voilà sans doute qui déplace le problème et le met sur un nouveau plan.

M. le proviseur, s'adressant alors aux élèves- ses petits amis- leur dit que le Lycée n'est pas seulement une bâtisse, mais un être bien vivant, d'une vie particulière, une force en perpétuelle gestation.

Il rappelle ces paroles du philosophe Cournot : Si les matières de l'enseignement classique changent selon les lieux et le temps, « le caractère de cet enseignement reste toujours le même, partout où s'établit un système d'études libérales considérées comme nécessaires à tous les

esprits cultivés et comme l'introduction commune aux diverses professions studieuses ». Et ainsi le propre de notre enseignement secondaire, c'est que l'intelligence y est traitée comme si à elle-même elle était sa fin, c'est qu'on y vise non à entasser des connaissances dans des mémoires passivement réceptrices, mais à former des esprits harmonieux et équilibrés, à la sensibilité à la fois affinée et saine, au jugement droit et subtil, au caractère trempé et humain, bref des hommes prêts aux belles aventures de l'esprit et à la grande aventure de la vie.

Et si tel a pu être en France le but de l'Enseignement secondaire, comme on conçoit que tel doive bien être aussi son but sur cette terre africaine.

Nous y foulons un sol chargé d'un lourd passé où émergent, pour la joie de nos souvenirs et de notre imagination, les noms évocateurs de Massinissa, de Sophonisbe, de Jugurtha, de Salluste, de Saint-Augustin, que sais-je encore ; un enseignement qui se réfère aux disciplines d'Athènes et de Rome ne saurait s'y trouver déplacé.

Il ne l'est surtout pas si l'on songe que les vertus qu'il s'efforce de développer sont précisément celles que nous goûtons le plus dans nos génies et dans les chefs-d'œuvre de notre littérature. Ce sont celles qu'on est accoutumé de considérer comme expressives de l'esprit français. Et ainsi, en accomplissant sa tâche propre, tranquillement, modestement, avec d'ailleurs les adaptations et les références nécessaires au milieu, il a le sentiment de faire pour sa part œuvre française.

Sentez-vous maintenant, mes amis, le sens profond de ce cinquantenaire, et qu'il nous dépasse singulièrement. Ce n'est pas seulement le cinquantenaire du Lycée où vos pères furent élèves et où viendront vos arrière-neveux ; voyons au-dessus de nous qui ne sommes rien et qui passons ; c'est le cinquantenaire de l'affirmation solennelle, sur cette terre oranaise, par un décret qui se trouve nous viser nommément, de la volonté du législateur français, traduisant la, pensée du peuple souverain d'éclairer les esprits à la lumière de nos génies et de les assouplir à nos méthodes, de rapprocher ainsi par la force attractive de l'idée les tempéraments si divers qui se croisaient en ce pays, de faire un tout de ce qui pouvait n'être qu'un assemblage composite, de faire des hommes qui seraient des êtres singuliers si passant par l'humanisme ils ne gardaient pas en eux, ne fût-ce qu'à l'état confus, ce qu'il y a de plus élevé dans l'humanité. C'est le cinquantenaire de l'affirmation en un texte administratif de la croyance obstinée, et peut-être spécifiquement française, à la puissance quand même de l'esprit et aux valeurs spirituelles.

Assurément, mes petits amis, la réalité heurte parfois cet idéalisme. Mais où serait la beauté, où serait la grandeur, où serait la noblesse d'un idéalisme que sanctionnerait une réalité fadement désespérante de bonheur continu ? Que serait le courage sans obstacle ni danger ? Et que serait Antigone s'il ne lui en eût rien coûté d'obéir aux lois non écrites ?

Je n'entends donc pas vous masquer les degrés que vous aurez à gravir. Mais je n'entends pas non plus en augmenter à vos yeux la difficulté. Peut-être en effet vous dit-on trop souvent, peut-être écrit-on trop complaisamment qu'un avenir pénible vous attend. Comme s'il était ordinaire qu'une moisson poussât luxuriante sans que la charrue dût meurtrir la terre. Comme si même, j'oserais le dire comme si l'homme était né essentiellement pour être heureux et non pour être

virilement un homme, à ses risques et périls, mais aussi avec les hautes joies d'action et de création.

Ceux-là vous aiment davantage et ont une plus claire vision à la fois de vos intérêts et de vos devoirs, qui vous déclarent, tout uniment, que les grandes richesses de l'homme sont d'ordre spirituel, et que la croyance à la chance n'est qu'une forme honteuse de l'égoïsme et de la paresse ; même si la chance existe, encore faut-il être à la hauteur de cette chance. C'est à chacun de nous de créer son destin. Lâche est celui qui le subit.

En haussant vos courages, en prenant dès maintenant, dans votre petit univers, l'habitude de ces mille petites vertus sans lesquelles il n'y a pas de grande vie, en vous formant avec entrain aux disciplines intellectuelles, vous pourrez affronter la vie qui, soyez-en sûrs, ne sera pour vous ni plus douce ni plus dure qu'elle ne le fut pour vos aînés, et qui mérite toujours d'être vécue pour qui l'affronte en homme de raison, en homme de cœur, en homme de volonté.

Et ainsi, ayant reçu de vos anciens un dépôt de traditions, vous pourrez le léguer agrandi ou enrichi à vos successeurs, ayant affirmé en esprit la continuité de ce Lycée au cinquantenaire duquel vous assistez en joyeuses volées, et au centenaire duquel je souhaite que vous assistiez en hommes ayant bien fait leur métier d'homme.

M. le professeur Julia

Mesdames, Messieurs, mes chers amis,

La présente réunion fait ressortir, en un raccourci saisissant, le bilan de l'activité du Lycée en 50 ans d'existence. Le voyageur aussi, parvenu au premier palier de son ascension, s'arrête et d'un regard sur l'horizon, évalue le chemin parcouru. Comme au voyageur, l'étape accomplie nous met l'âme en joie, mais, comme le voyageur, nous savons que ce n'est qu'une étape et que celui qui ne progresse plus déchoit ou meurt. Certes le palmarès est beau mais il reste toujours des pages blanches à remplir. Comme l'effort de l'athlète, l'effort intellectuel doit être incessant. Un record n'est jamais que provisoire, ce qui a été fait était possible ; vous devez penser que mieux faire encore n'est probablement pas impossible. Et c'est en ce sens que la réunion d'aujourd'hui doit être pour vous excitatrice d'effort.

Dans l'ordre de l'esprit, des fêtes du souvenir comme celle d'aujourd'hui sont, partout bienfaisantes et nécessaires. Elles le sont plus encore ici. C'est devenu presque un lieu commun d'exalter les qualités algériennes dans l'ordre de l'action. Après « Le sang des races » et les romans du cycle algérien de Louis Bertrand, tout le monde connaît la haute aptitude du sang algérien aux exploits de la terre et des affaires.

Il reste à écrire le roman des fils de Raphaël devenus des artistes ou des intellectuels. Peut-être est-ce l'un de vous qui l'écrira. Et il serait beau que cette race de colons, d'industriels et de commerçants rendant hommage aux valeurs spirituelles, prenne conscience qu'elle peut être une race d'artistes et de savants. La fête d'aujourd'hui nous y prépare, c'est un second bienfait. Elle est enfin cette fête un hommage rendu à nos morts. Un poète allemand imagine qu'à la douzième heure de la nuit tous les morts, que l'épopée napoléonienne sema aux quatre coins de

l'Europe, et jusqu'au désert, s'assemblent aux Champs-Élysées pour une parade mystérieuse que dirige le César défunt.

A la réunion d'aujourd'hui, il vous plaira, j'en suis sûr, d'évoquer les âmes des maîtres qui ne sont plus, qui sont partis après nous avoir formé notre esprit et notre cœur, après avoir fait de nous des hommes. Il vous plaira aussi d'évoquer tous nos camarades défunts, et spécialement ceux qui sont morts au service du pays, ceux qui seraient ici, avec leurs corps de vivants, si leur destin n'avait été de « mourir dans une juste guerre ».

« L'humanité est faite de plus de morts que de vivants ». Cette évocation des morts à laquelle je vous convie, est, aux vivants, émotion et réconfort.

Michelet, en de fortes pages, nous la fait sentir cette présence familière et bienfaisante des trépassés, en ces fêtes de Toussaint ou des Morts que nous célébrerons demain. »

Devant eux, je m'incline avec vous tous. Vous penserez avec moi que leur souvenir ne saurait être mieux gardé qu'en suivant leur exemple et nous inspirant de leurs vertus. »

Tous ces discours sont véritablement hachés d'applaudissements par l'assistance.

LE VIN D'HONNEUR

Vers 5 heures, un vin d'honneur est offert dans le nouveau réfectoire du Lycée par l'Association des Anciens élèves. La plupart des autorités et notabilités qui se trouvaient sur l'estrade y assistent.

Au cours de cette réunion toute intime, deux allocutions sont prononcées. C'est d'abord le jeune Jean Simeray, élève de philo, qui s'exprime ainsi, au nom de ses camarades.

M. Simeray élève de Philo 1

Messieurs,

C'est au nom de tous les élèves du lycée d'Oran que je vais dire ce que signifie pour nous la commémoration de ce cinquantenaire. A l'heure actuelle, il ne reste plus beaucoup des premiers lycéens oranais ; mais beaucoup d'entre eux ont pu suivre pendant de longues années le développement du lycée. Vous savez le travail qu'il a coûté, et vous connaissez les résultats obtenus.

Quant à nous, nous prenons les choses comme elles nous sont données, sans songer au passé. Que cette commémoration soit donc une occasion de regarder derrière nous, de prendre conscience de tout un passé qui vit dans notre présent, et de reconnaître la réalité d'une tradition vivace, qui d'année en année nous pénètre.

Cette tradition est faite du meilleur de l'humanité : culture littéraire qui habitue l'esprit aux nuances du style et de la pensée ; culture scientifique pliant l'intelligence à la contrainte de la méthode ; ce trésor de culture humaine est à tout moment reconquis, et non sans peine transmis jusqu'à nous.

Cette tradition est celle des anciens maîtres et des anciens élèves ; et c'est aussi celle

Des élèves et des maîtres d'aujourd'hui. Elle fait, à travers les individus qui passent, l'unité persistante de ce lycée.

Ces cinquante années de vie et de développement représentent un long travail, il ne nous est pas permis de l'oublier. Prenons conscience de ce qui nous est demandé dans ce sens à nous élèves : continuer et maintenir cet effort. Nous avons devant les yeux, l'exemple de nos aînés. Qu'il ne soit pas uniquement à nos yeux un titre de gloire pour le lycée : qu'il constitue un ordre précis.

M. Robba, ancien élève du Lycée, professeur agrégé de mathématiques et ancien élève de M. le professeur Julia, a été tout naturellement désigné pour prendre également la parole. Il la fait entendre en ces termes :

Messieurs,

Au nom de M. le proviseur, de mes collègues et de toute la Maison je viens vous remercier de vous être associés à nous pour fêter l'anniversaire de notre Lycée. Que vous ayez passé ici le plus clair de vos années de jeunesse, ou que vous entiez quotidiennement vos enfants vous parler de leurs travaux et de nous, de leurs espoirs ou de leurs inquiétudes de potaches, comme nous vous participez étroitement à la vie du Lycée, et c'est en somme une fête de famille qui nous rassemble pour ce premier jubilé.

Nous remercions encore de leur présence ceux qui sont, non plus les obligés du Lycée, mais ses protecteurs ses amis et qui lui apportent l'aide inestimable de leur travail, de leur argent, de leur autorité ou simplement l'appui de leur estime et de leur sympathie. On a pensé qu'étant à la fois ancien élève et professeur, j'étais tout qualifié pour porter un toast au cinquantenaire de ce lycée qui a tenu une place si importante dans ma vie d'enfant comme dans ma vie d'homme. Mais, outre qu'un long commerce avec les mathématiques porte peu à peu à discourir, je crois au contraire que plus une intimité est étroite, plus il est difficile d'en parler.

Comme élève et comme professeur, j'ai retrouvé au lycée une même atmosphère d'activité et d'ordre propice au travail, cet encouragement à l'effort que l'on puise toujours dans une collectivité dont la force vitale se discipline sous une autorité affectueuse.

S'il nous arrive quelquefois de tenir des propos désabusés sur les élèves ou les programmes, il est réconfortant de trouver dans le bilan de ces 50 années des motifs de confiance dans le développement des œuvres entreprises. Peu de lycées ont comme nous le privilège de donner en exemple à leurs élèves un ancien aussi glorieux que le professeur Julia. D'autres ont rendu hommage au savant. Je ne voudrais pour ma part aujourd'hui que témoigner ma gratitude au maître que j'ai eu le bonheur d'avoir à l'Ecole Normale. La fougue de son enseignement en même temps que sa méthode exigeante et sa critique sans complaisance traquaient toutes les paresseuses de l'esprit.

Quand on a eu de tels maîtres, on conçoit mieux, que tout enseignement, même celui des mathématiques, soit, quand il stimule vraiment l'esprit, une initiation aux valeurs spirituelles. Et c'est notre ambition de continuer cette œuvre traditionnelle du Lycée dont nous parlait tantôt M. le proviseur et dont sont déjà conscients nos jeunes philosophes.

Je lève mon verre à tous ceux qui ont collaboré ou qui collaborent encore au développement de ce lycée, à tous ceux qui lui ont fait honneur et à vous mes jeunes amis qui en êtes tout l'espoir. »

Avant que prenne fin cette réunion, M. le proviseur Brenet s'excuse de faire montre d'égoïsme, mais il ne peut moins faire, dit-il, que de lever sa coupe à la prospérité de sa « maison » et à la santé de tous les collègues.

H. Suberville

AU THEATRE MUNICIPAL

La conférence de M. le professeur Gaston Julia

L'éminent mathématicien qui avait accepté « de participer aux fêtes du cinquantenaire du Lycée d'Oran en donnant une conférence » ne cache pas, dès les premiers mots prononcés devant une salle comble - où l'on retrouve la plupart des autorités et des notabilités remarquées aux manifestations de l'après-midi - qu'un auditoire mathématique met un mathématicien plus à l'aise qu'un auditoire de gens du monde ».

Mais, Gaston Julia s'est toujours joué des difficultés et a facilement triomphé, aussi bien dans le domaine littéraire que dans le domaine scientifique. Aussi ses « Histoires comme ça, du Lycée d'Oran, pour les moyens et pour les grands », ont-elles enthousiasmé, hier soir, toute l'assistance qui se pressait dans le Théâtre Municipal.

C'est que Gaston Julia a prouvé, avec une délicatesse et une sensibilité sans éclats, que la plus grande des vertus, quand on a pénétré dans la connaissance, c'est de se souvenir de ceux qui ont éclairé le chemin.

Certes, nombreux sont ceux qui ont partagé son émotion au rappel de ce qu'était le Lycée d'Oran il y a trente ans et même davantage ; nombreux aussi ceux qui, en l'écoutant, ont revécu leurs premières années d'études.

Avec lui, d'aucuns ont revu nettement sur l'écran de leur mémoire le visage de tels professeurs qu'il a nommés, de tels autres qu'il n'a pas connus. Et c'est là, certainement, le but que Gaston Julia s'était proposé : faire aimer les anciens maîtres ; les faire aimer avec cette tendresse émue et toujours jeune que l'on devinait hier soir alors qu'il rappelait avec une voix qui tremblait son professeur de mathématiques, M. Caron.

M. Caron était un homme grisonnant, avec un regard perçant et mobile, derrière le pince-nez toujours en mouvement. Quelquefois sarcastique, et faisant le bourru, c'était, au vrai, un professeur d'une érudition profonde, d'une maîtrise pédagogique consommée, que la passion des mathématiques animait, passion communicative, qui aimait beaucoup ses élèves, en leur tendait une main secourable ; c'était un homme plein de dévouement et de cœur.

Les deux années que j'ai passées avec lui, en première et surtout en élémentaires comptent dans ma vie ; permettez donc que je m'attarde un peu à son souvenir bienfaisant.

Il nous prodiguait les « Cosaque » et les « Charrette à bras » à l'occasion d'une faute de raisonnement ou d'une faute de calcul, ou simplement lorsque nous étions incapables de lui réciter la liste des théorèmes d'un chapitre en cours, de manière à en bien voir l'enchaînement logique. Et puis, la faute corrigée, il souriait. Il déclarait volontiers qu'il ne « bachotait » pas, ce qui ne l'empêchait pas de dicter au devoir, et de corriger avec le plus grand soin, deux ou trois énoncés de problèmes, proposés au bachot de X, de Y ou de Z, tandis que se soulevait sarcastiquement le coin de sa moustache. Ah ! Ces devoirs !

Et l'on parle aujourd'hui de surmenage ! Qu'eussiez-vous dit, mes chers amis, des devoirs de M. Caron ? Régulièrement six ou sept problèmes, de quoi s'occuper toute la semaine, je vous assure. Sans compter le « problème facultatif », pour lequel il lui arriva, mais rarement, de m'autoriser à supprimer une partie du devoir régulier. Pourtant sans être des athlètes, nous supportions ce régime assez gaillardement. Il n'y eu ni morts, ni blessés, ni méningite, ni anémie cérébrale. Les élèves d'aujourd'hui, des sportifs, seraient-ils par hasard moins endurants que nous ?

C'est alors le départ d'Oran pour Paris, pour le lycée Janson où Julia continue sa tâche, comme si M. Caron était là... »

Et de fait, il était là, huit mois plus tard, lorsqu'en juillet 1911, trois de ses anciens élèves affrontaient le concours de l'Ecole Polytechnique. Il y avait un « illustre penta » qui courait pour Louis-le-Grand. Il y avait un « digne carré » qui courait pour Saint-Louis. Il y avait moi, « chétif bizuth » qui courais pour Janson. M. Caron allait de l'un à l'autre pendant les oraux, remontant le moral, faisant fuir l'énervement, payant des bocks « au Mathieu » et « au Balzar », parce qu'il faisait très chaud. Ah ! le cher homme ! J'ai souvenir d'un examen de mathématiques décisif que je subi entre 1 heure et 2h ¼ de l'après-midi. M. Caron était là, avec son élève, mon ami et mon ancien de Normale, Ballongue (*), qui l'a remplacé un an dans sa chaire d'Elémentaires, avant de courir, en bon Français, au-devant d'une mort héroïque.

M. Vessiot était un examinateur étonnant, justement redouté par ce que rien ne lui échappait, tellement ses questions étaient judicieuses. L'épreuve ne me fut pas défavorable, mais en terminant j'étais bien las. Nous allâmes, avec M. Caron, nous attabler devant un bock bien frais. Et l'après-midi s'acheva tranquillement avec lui, sur les quais, dans ces jardins au bord de l'eau que domine la statue d'Henri IV.

C'est probablement lui qui me fit opter pour l'Ecole Normale. J'y retrouvais mon « cube » Ballongue. Nous restions en relations étroites avec M. Caron. Il nous signalait tel ou tel mémoire intéressant. Il nous encourageait. Puis Ballongue, agrégé, devint sous-lieutenant aux Zouaves et je restai seul à l'Ecole. M. Caron souffrait de plus en plus d'une maladie du foie : il fallut l'opérer. A l'automne de 1913, je le suppléai quelque temps dans la chaire d'Elémentaires du Lycée. Puis Ballongue prit définitivement cette chaire, et ce dut être consolant pour notre maître de voir un de ses meilleurs élèves lui succéder.

Pour moi, je me rappellerai toujours cette sombre après-midi où l'on apprit la mort de M. Caron . Je cessai tout travail, rangeai mes papiers et je m'en fus, le long des quais de la Seine, seul, avec de précieux souvenirs du maître disparu. »

Quelle émotion contenue et pourtant vibrante, dans cette belle page ! Quel exemple magnifique de fidélité au souvenir d'un ancien maître, donné par le plus illustre de ses élèves !

« Si quelqu'un d'entre vous, mes jeunes amis, dit Julia en terminant, entend et suit l'appel de la vocation scientifique, qui ne se peut comparer qu'à l'appel du sacerdoce, qu'il se souvienne, plus tard, de la main bienfaisante du maître qui, au lycée, aura guidé ses premiers pas. Devenu maître à son tour, connaissant la noblesse du beau métier qu'il aura embrassé, il appréciera mieux la valeur de ce qu'il aura reçu. »

Cette haute leçon de gratitude envers les anciens maîtres, donnée avec tant de simplicité par celui qui honore la France dans les Sciences, après avoir subi pour elle, pendant la guerre, une mutilation du visage, qui est la marque d'un héroïsme farouche, cette haute leçon, disons-nous, mérite de porter ses fruits.

Gaston Julia, nous en sommes convaincus, ne désire pas d'autre récompense.

Telle est la conclusion qu'il convient de tirer de cette très belle soirée qui avait débuté par un morceau d'orchestre brillamment interprété, sous la direction de M. Jules Barrié, le chef talentueux.

Eugène Cruck

(*) Ballongue Alfred : né à Oran le 1^{er} juillet 1887, ancien élève du Lycée puis professeur agrégé de mathématiques. Sous-lieutenant commandant un groupe de mitrailleuses, Il est tué à l'ennemi le 28 avril 1915 près d'Ypres. Une cour du lycée d'Oran porte son nom.

AMICALE DES ANCIENS ELEVES DES FRERES DES ECOLES CHRETIENNES

Le comité prie les membres de l'Amicale d'assister au vin d'honneur qui sera offert à M. le professeur Gaston Julia, président d'honneur de l'Amicale, le vendredi 1^{er} novembre, à 16h30, au Touring – Club.

Les membres de l'Amicale et les sympathisants sont priés de retirer leurs cartes à la librairie Jorro-Andreo, rue d'Arzew, ou chez M. Mas tailleur, rue Lamoricière.

Participation : 6 fr.

1935 - 1er novembre : Cinquantenaire du Lycée d'Oran

Les fêtes du cinquantenaire du Lycée se sont terminées hier par une à l'Hôtel-de-ville et un banquet officiel.

A l'occasion du cinquantenaire du lycée de garçons, la municipalité d'Oran a offert un vin d'honneur hier matin, à 11 heures, dans la salle des fêtes de l'Hôte-de-ville. A la table d'honneur, on notait à la gauche du maire : MM. Gaston Julia, Sarrade adjoint au maire, Perrot Président de l'Association des Anciens élèves du lycée ; Botalla-Gambetta, représentant le tribunal de commerce ; Bisch, Kléner. A la droite du maire se trouvaient MM. Brenet, proviseur du lycée ; le général Germain, commandant la subdivision, représentant le général Giraud, commandant la division ; Maraval, adjoint au maire ; de Vimont, substitut représentant le Procureur de la République ; Hernandez, président de la chambre de commerce ; Mlle Leboeuf, directrice du lycée de Jeunes Filles ; Mme Tubiana, directrice de l'Ecole Normale d'institutrices.

Parmi les invités, on remarquait : Mme et M. Julia, parents de Gaston Julia, les membres du Conseil d'Administration du Lycée ; des délégués du corps enseignant ; les Conseils d'administration de la Société des Anciens Elèves et de l'Association des parents d'élèves ; les membres du Conseil Municipal ; les chefs de service de la mairie, etc, ... L'assistance savoura une coupe de champagne, puis ce sont les discours qui vont rappeler les bienfaits de notre bel établissement secondaire qui a connu une prospérité toujours croissante.

LES DISCOURS

M. Sarrade adjoint délégué aux Beaux-Arts et à l'Instruction publique

D'autres plus qualifiés que moi ont dit hier, diront aujourd'hui et rediront certainement encore demain, tout ce qui peut amener à la pensée d'hommes et d'orateurs distingués le cinquantenaire d'un lycée de l'importance de celui d'Oran et la venue dans notre ville d'une personnalité de la valeur de M. le professeur Julia. Plus modeste, je ne veux quant à moi que, remplir ma mission d'adjoint délégué à l'Instruction Publique et être le porte-parole de mes collègues et amis du Conseil municipal en vous formulant nos vœux de cordiale bienvenue dans notre Maison

Commune. Désigné par M. le maire, dès le lendemain des élections pour assurer l'emploi, laissé vide par notre regretté collègue M. Nivière, c'est avec un mélange de joie et d'appréhension que j'ai pris possession de mes nouvelles fonctions. Joie certes, car parmi les nombreuses tâches qui nous incombent ici, celle de travailler en contact et en collaboration avec les membres les plus éminents de l'Enseignement du département m'apparaissait comme une perspective des plus agréables. Joie également car ma tâche, notre tâche, commune qui a pour objet l'instruction, l'éducation et la préservation de l'enfance est pour cela même essentiellement tournée vers l'avenir, donc éminemment importante et pleine de responsabilité. Joie encore, car parmi les personnalités éminentes avec qui j'allais être appelé à collaborer, je retrouvais en majorité des amis. En effet admirateur et fervent ami depuis de longues années de votre doyenne à tous à Oran, j'ai nommé Mme Fuch, directrice honoraire du lycée de Jeunes Filles, j'avais rencontré chez elle et m'étais lié d'amitié avec la majeure partie du corps enseignant du lycée qu'elle avait dirigé avec une autorité qui n'a d'égale que l'autorité avec laquelle le dirige la directrice actuelle, j'ai nommé Mlle Leboeuf. Quant à vous, M. le professeur Julia, comme vous le pensez bien, je n'ai pas pu vivre depuis et si longtemps dans ce milieu sans avoir entendu parler de vous et chanter par tous les louanges de l'élève, du savant, du soldat et pour tout dire de l'homme. Notre fierté, notre joie sont donc immenses de vous voir aujourd'hui parmi nous, à l'occasion du cinquantenaire du lycée d'Oran et nous vous remercions de nous avoir permis de vous apprécier une fois de plus et cette fois, sous une nouvelle forme, celle d'orateur. C'est en remerciant également toutes les autorités présentes et en félicitant le distingué Dr Perrot, l'association des Anciens Elèves, M. Saurel, l'association des Parents d'Elèves, que je lève mon verre à l'essor toujours plus grand de l'enseignement à Oran, au corps enseignant et à celle à qui nous devons tous notre formation intellectuelle : à la République Française.

M. Brenet, proviseur du Lycée de Garçons

Monsieur le Maire, il m'est infiniment agréable d'être reçu à l'Hôtel-de-ville aujourd'hui en compagnie d'un illustre Oranais. Nous n'ignorons pas les sacrifices que la Ville s'est imposée pour les œuvres en général et pour le Lycée en particulier. Nos demandes ont été toujours très favorablement accueillies par le Conseil municipal. Je vous remercie très sincèrement d'avoir désigné M. Sarrade à l'Instruction publique. ; c'est pour nous un camarade et un ami qui se fait l'intermédiaire écouté entre les édiles de la ville et le Lycée. M. Lambert, maire d'Oran C'était un devoir pour la municipalité, dit le maire, de recevoir aujourd'hui un enfant glorieux d'Oran qui honore les Sciences et l'Humanité. Cette réception est le symbole de notre admiration pour l'Idée, pour le Culte de la pensée., Monsieur le Proviseur, nous l'avons vu, hier, notamment vous avez su vous faire aimer de vos élèves. Tous ici, nous avons connu cette joie de la culture. Assis sur les bancs de l'école, la chose nous paraissait dure d'apprendre Racine, Molière et tous les grands auteurs. Nous avons compris combien cet enseignement était un enseignement humain qui permettait à l'homme de mieux comprendre la vie, de mieux l'aimer, de mieux comprendre toute l'importance de nos études. A ce moment-là, nous avons compris que la Littérature et la Science étaient une nourriture qui nous procurait les plus grandes joies. Celui qui n'aime pas la littérature ne connaît pas l'homme. Il peut avoir des qualités d'ordre politique, mais c'est un sectaire qui n'a pas communiqué avec la pensée des autres... En terminant, le maire

lève son verre à la Pensée, à la Littérature, à la France qui a toujours sauvegardé le culte de l'Idée et de l'Humanité.

M. le professeur Julia

Monsieur le Maire, Messieurs,

La route est longue... de la mairie d'Oran à la Sorbonne et à l'Institut. Du moins si j'en juge par les trente années presque écoulées qui me séparent de l'époque lointaine où je fréquentais assidument votre bibliothèque municipale, abondamment pourvue d'estimables Jules Verne, de romans hugoliens, comme de ce livre de Loti si propices à l'évasion... Le vieux bibliothécaire à moustaches blanches, méfiant au début, s'était adouci peu à peu au point de m'autoriser à choisir sur des rayons les livres qui m'intéressaient. Vous voyez, Monsieur le Maire, que ce n'est pas la première fois que j'entre ici, et que les ressources spirituelles de votre mairie ne me sont pas inconnues. Je ne vous surprendrai pas en vous apprenant qu'à cette époque lointaine, je ne songeais pas à la Sorbonne, encore moins à l'Institut dont j'ignorais même l'existence. A chaque jour suffit sa peine, n'est-ce pas. Un petit effort chaque jour et on peut aller loin. C'est en somme la devise du tirailleur : « En avant, et marche la route ! » Vous voyez, qu'en somme, j'emportais, en quittant Oran, une excellente règle d'action. Cette règle d'action, cette règle algérienne dont nous parlons, je m'en suis souvenu quand l'Association des Anciens Elèves du Lycée m'a fait signe pour le cinquantenaire. Et, vous le voyez, j'ai repris la route en sens inverse. Mais, il me semble qu'elle est plus courte aujourd'hui. Et puis... Elle est jonchée de fleurs. Le Maire d'Oran, le Conseil Municipal, les Oranais m'accueillent à bras ouverts. Il y a de quoi être ému et je suis profondément touché de votre accueil. Je vous remercie du fond du cœur. Levons nos verres à la prospérité d'Oran et de l'Oranie tout entière !

Tous ces discours sont applaudis par l'assistance qui fait une véritable ovation à M. Le professeur Julia.

Au livre d'Or de la mairie d'Oran Avant de prendre congé de l'assistance, le maire invite M. Gaston Julia à signer le livre d'Or de la mairie d'Oran. Avec sa bonne grâce coutumière, le professeur accepte, et, après avoir apposé sa signature, il inscrit ces mots en souvenir de son passage dans notre cité...

« A la ville d'Oran, à tous les Oranais,

en souvenir de ma studieuse jeunesse...

Salut et fraternité »

Gaston Julia

La réception de l'Hôtel-de-ville qui a revêtu un caractère de grande simplicité, a pris fin à midi.

LE BANQUET

Les fêtes du cinquantenaire du Lycée sont terminées. Le plus glorieux des Anciens Elèves, le professeur Julia, dont la renommée est universelle, a été honoré comme il convient par sa ville

natale, par ses anciens condisciples, par le vieil établissement secondaire où il vécut de nombreuses années et où il se forma, par toutes ces générations qui prennent en exemple sa vie de Français, sa vie de savant. Car si on a parlé de ses qualités intellectuelles, de ses travaux qui sont l'honneur de la science, il est un autre aspect de sa vie sur lequel il convient de s'étendre. Le professeur Julia n'est pas seulement l'éminent et illustre savant, c'est aussi le grand Français qui fit héroïquement son devoir sur les champs de bataille, et qui- et c'est ici qu'apparaît bien toute la valeur de l'homme- sur son lit de souffrance, la face ravagée par une terrible blessure, eut la force surhumaine de préparer sa thèse de doctorat en mathématiques qui devait lui ouvrir les portes de la Sorbonne et faire de lui une gloire nationale. Peut-on trouver même dans la Grèce antique, dans la Rome des Césars, un semblable exemple de volonté ? Cette leçon de volonté doit être retenue par tous ces jeunes élèves qui, mercredi, l'acclamaient, et pour lesquels il demeure le vivant symbole du travail et du courage.

Pour couronner les diverses manifestations organisées en l'honneur du cinquantenaire du Lycée et de leur camarade Julia, la Société des Anciens Elèves offrait hier matin, dans la grande salle du Guillaume Tell, un banquet auquel assistaient de nombreuses personnalités. A la table d'honneur, aux côtés de MM. le professeur Julia, Rousselot, préfet, Saurin, député, Lambert, maire, le lieutenant-colonel Jurion, représentant le général commandant les division, Beaupuy, président honoraire de la Chambre de Commerce, doyen des Anciens Elèves, Brenet, proviseur, Saurel, président de l'Association des Parents d'Elèves, Pompéi, chef de cabinet du Préfet, Deros, membre de la Chambre de Commerce, le docteur Maraval, premier adjoint au maire, Boluix-Basset ancien vice-président du Conseil Supérieur de Gouvernement, Mouney-Rat, doyen des professeurs, etc.,...etc...

M. le docteur Perrot

Avant de commencer le repas, bousculant la tradition, M. le docteur Perrot excuse diverses personnalités, notamment M. Roux-Freissineng, sénateur, retenu à Alger par les devoirs de sa charge et remercie les autorités d'avoir bien voulu accepter l'invitation des Anciens Elèves. « Il n'y aura que deux discours, ajoute-t-il, et pour permettre à M. le Préfet d'assister à la séance du Conseil Général qui s'ouvre à 14 heures, je lui donne immédiatement la parole ».

Monsieur le Préfet

« Avant toute chose, laissez-moi vous exprimer la satisfaction très vive que je ressens du fait que je suis invité à votre table aujourd'hui. Il me plaît que mon premier contact avec le public oranais soit celui des Anciens Elèves du Lycée. Vous constituez, en effet, un auditoire très sympathique, parce que les sentiments qui vous animent, et au nom desquels vous vous réunissez aujourd'hui, sont à la fois ceux de l'amitié, du souvenir reconnaissant et de l'entraide fraternelle. Vous constituez, Messieurs, un auditoire magnifique, par tant de personnalités éminentes qui représentent en votre sein les formes les plus diverses de l'activité de ce pays, et, n'étaient-ce l'assurance, l'autorité que me donne le poids de ma fonction, je ne pourrais manquer d'être troublé par le nombre et la rare qualité de ceux qui m'entourent. Monsieur le Professeur, l'occasion se présente rarement dans une carrière préfectorale de voisiner une présence telle que la vôtre. C'est tout à la fois un bonheur et un honneur, dont je mesure tout le prix, que d'avoir aujourd'hui à vous saluer en termes qui, pour n'être pas insuffisants, devront

rester très simples. Vous avez atteint, Monsieur le Professeur, le sommet actuel des connaissances humaines et votre mérite vous a désigné pour succéder à cette gloire mondiale qu'était le Président Paul Painlevé. Et puisque je suis amené à citer son nom, permettez-moi- je suis sûr ce faisant de ne pas trahir votre désir- de saluer la mémoire de ce très grand Français, dont les connaissances étaient aussi variées que profondes et dont le génial esprit s'accompagnait d'un cœur immense, pitoyable aux misères humaines, généreux envers les méchants et tout empli de l'amour de son pays. Par votre science, votre labeur, par vos souffrances, vous êtes, Monsieur, son digne successeur.

Messieurs, puisque pour la première fois je prends la parole à Oran, laissez-moi saluer également celui qui fut aussi mon camarade et mon collègue, et qui reste présent par le souvenir, Edouard Renard, Edouard Renard que sa délicatesse et sa vivacité d'esprit avaient conduit aux postes les plus élevés de l'Etat, les marquant tous de sa très forte personnalité. Vous déplorez également le deuil récent d'un des vôtres, le docteur Brégeat venu trop tard dans ce département pour en apprécier les qualités, je sais pourtant qu'elles étaient nombreuses et solides et qu'elles lui avaient valu votre amitié. J'adresse à sa mémoire un hommage profond. Et maintenant , Messieurs, je félicite votre Association de compter dans ses rangs ou parmi les membres de son Conseil d'Administration des personnalités qui savent animer la vie oranaise : vice-présidents du Conseil Supérieur de gouvernement, Conseillers généraux, délégués financiers, bâtonniers, praticiens et publicistes notoires, tous éléments actifs d'un pays producteur, dont la camaraderie et le patronage constituent pour votre association un gage réel de bonne administration et de prospérité. C'est à cette prospérité que je veux lever mon verre, à celle de vos familles, à la mémoire de ceux des vôtres qui ne sont plus, au renouveau auquel vous contribuerez tous par les efforts que vous saurez soutenir dans le cadre des lois et de la constitution républicaine.

Monsieur le professeur Julia

Monsieur le professeur Julia se lève à son tour et prononce l'allocution suivante :

« D'usage immémorial, les hommes ont marqué les dates importantes d'une pierre blanche et d'un banquet. Il est juste et bon qu'en terminant les fêtes du cinquantenaire, nous soyons réunis autour de cette table pour déguster les meilleurs produits de notre terre nourricière. Après cinquante ans d'efforts, on a besoin de se refaire : nous nous chargeons volontiers de ce petit travail supplémentaire. Mais il ne serait pas bon de s'en tenir là. Ce banquet marquera d'un souvenir agréable un arrêt à l'étape ; il ne marquera pas une conclusion. D'autres efforts, d'autres travaux suivront, que couronneront dignement des banquets futurs. J'espère que beaucoup d'entre vous seront du prochain, qui connaîtra le centième anniversaire de notre lycée. Il est peut-être téméraire de vous y donner rendez-vous car, à cette date, si Dieu me prête vie, j'aurai 92 ans et je ne serai plus très frais. Il est donc plus prudent que, dès aujourd'hui, je lève mon verre aux succès futurs, à la prospérité toujours croissante de notre vieux bahut ». De chaleureux applaudissements saluent ces discours et l'on se met à table. Pendant plus de deux heures des souvenirs sont évoqués. On se rappelle le bon vieux temps où l'on était heureux malgré les pensums et des camarades de classe du professeur Julia nous déclarent que jamais il ne voulait laisser copier ses compositions. Certain nous brosse un tableau du « cancre intelligent » haut magistrat trop sincère pour ne pas avoir été vécu, et un éminent bâtonnier, chargé de

fonctions électives, nous apprend qu'il a eu un zéro en mathématiques, au bac, pour ne pas avoir su lire un nombre ayant une quantité astronomique de chiffres, à la droite d'une virgule. Puis au champagne, M. Nivière, se faisant l'interprète de tous les anciens élèves, se lève et donne l'accolade au doyen des professeurs, M. Mouneyrat, alerte malgré ses quatre-vingts ans, qui ému de cette marque de sympathie, le remercie.

Et **M. le proviseur Brenet**, clôturant les fêtes du cinquantenaire, prend le dernier la parole.

« Au moment, dit-il, où les cérémonies se terminent, j'ai un dernier devoir à remplir. Je tiens tout particulièrement, M. le Préfet, à vous remercier d'avoir bien voulu accepter la présidence de nos fêtes malgré vos multiples occupations et nous vous en sommes tous très reconnaissants. Si le lycée s'est développé, il n'a pu que le faire à l'abri des lois républicaines. Et moi qui suis un boursier de la République, vous me permettrez, M. Le Préfet, de boire à l'Université et à la République ». M. Julia tient encore à remercier les Anciens Elèves des aimables réceptions organisées en son honneur, puis accompagné du docteur Perrot, de MM. Robba, Bayon et Keuffer, il se rend au lycée de garçons où, sous la conduite de M. Souffay, il visite toutes les installations de l'établissement ; les anciennes classes où il a été élève et où il a professé pendant plusieurs mois en remplacement de M. Caron, le parloir où se trouvent sa photo et celle de Ballongue, les laboratoires de physique et de chimie, parfaitement agencés et que l'on ne trouve pas, dit-il, dans les plus beaux lycées de Paris. Les fêtes du cinquantenaire sont terminées, attendons celles du centenaire, avec l'espoir que l'exemple de Julia portera ses fruits.

Henri Bourrieres

1935 – 1^{er} novembre : Au Conseil général d'Oran

Sur la proposition de M. Gatuing, l'Assemblée a décidé à l'unanimité de marquer le passage en Oranie di professeur Julia par une inscription au procès-verbal des séances ...

HOMMAGE AU PROFESSEUR GASTON JULIA

M. Gatuing demande ensuite la parole et, avec émotion, rappelle comment il vit pour la première fois le professeur Julia sur son lit de douleur.

« Messieurs, dit-il, je m'excuse d'intervenir à nouveau. Mais ce n'est plus le président de la Commission des Finances qui parle ; c'est un ancien condisciple et un ancien camarade de combat de M. Gaston Julia.

« Je prends la parole simplement, sans proposer à votre assentiment un vœu, une motion, une adresse, pour que figure au procès-verbal de cette séance la marque du passage dans le département d'Oran d'un de ses fils à double titre des plus glorieux.

« Gaston Julia, dès avant la guerre, avait jeté sur l'établissement d'enseignement secondaire de cette ville - et cette ville appartient au département tout entier- un lustre. Et puis la guerre est venue. J'ai eu le grand honneur, hospitalisé au Val de Grâce, de souffrir pas très loin de la petite

chambre où, croyions-nous alors, allait agoniser Gaston Julia - l'une des « gueules cassées » que l'on soignait avec les nôtres !

« Et c'est à ce titre qu'ajoutant, si c'est encore possible, aux discours qui furent hier prononcés, je me permets de demander une inscription au procès-verbal.

« L'Assemblée départementale salue elle aussi, comme elle le doit, avec la discrétion que méritent tout ensemble, et ce génie et cette modestie, le passage du grand savant et de la noble « gueule cassée » qu'est Gaston Julia. (Vifs applaudissements).

M. Saurin, au nom de l'Assemblée, s'associe à cet hommage :

« Mes chers collègues, dit-il, vous permettrez au Président de l'Assemblée départementale de remercier notre ami Gatuïng d'avoir évoqué ici la noble figure d'un enfant de l'Oranie, et il appartient à votre bureau d'associer l'ensemble du Conseil Général à l'éloge, peut-être encore trop modeste, qui a été fait de Gaston Julia.

« Il convenait que ce fût notre ami Gatuïng « gueule cassée » comme lui, qui adressât cet hommage à un ancien élève du Lycée d'Oran, à un enfant de ce pays, qui est – et je n'en dirai pas plus - l'un de ceux qui honorent le plus notre Afrique française. (Nouveaux et vifs applaudissements).

La séance est ensuite levée et renvoyée à lundi 4 novembre, 15 heures. Il est 18 heures.

Henri Bourrières

1935 - 2 novembre : Le séjour du professeur Gaston Julia en Oranie

L'Amicale des Anciens Elèves des Frères des Ecoles chrétiennes a fêté hier son illustre président d'honneur.

Hier après-midi, à 16 heures 30, de nombreux anciens élèves des Frères des Ecoles chrétiennes s'étaient réunis au Touring-Club pour saluer leur ancien et illustre condisciple, le professeur Julia. Il en était venu de tous les coins du département et ce fut une mémorable occasion de resserrer les liens noués jadis sur les bancs de l'école de la rue du Fondouck.

A l'heure dite, le professeur Gaston Julia fit son entrée au milieu de ses « camarades d'études primaires » - dont beaucoup avaient déjà les cheveux gris et même blanchis- au milieu d'un tonnerre d'applaudissements qui mit quelque temps à s'apaiser.

Et ce fut alors un silence quasi religieux provoqué par la présence du glorieux mutilé, du savant inaccessible dans ses méditations scientifiques, dont chacun voulait retrouver la voix musicale et très humaine, bien qu'un peu voilée, comme elle l'était déjà au temps de sa jeunesse forte.

A la table d'honneur, avaient pris place, aux côtés de M. le professeur Julia, MM. Diaz, président de l'Amicale ; Azzopardi, secrétaire, Philippon, trésorier ; Amoros, trésorier-adjoint ; Emile Sauvagnac, De Costa, Abadie, Sacone, assesseurs ; M. Francès, ancien maître à l'école des Frères, etc,

Après quelques minutes de conversation entre M. le professeur Julia et ses anciens camarades, M. Diaz, président, se leva pour accueillir son hôte illustre :

Monsieur le professeur Julia,

Vous voudrez bien permettre au président de l'Amicale des Anciens Elèves des Ecoles Chrétiennes de vous exprimer sa vive reconnaissance d'avoir répondu à l'appel de son comité.

Notre groupement, créé à l'instigation de quelques anciens élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes, ne date que de six mois. Il compte environ 200 membres. Bien qu'à l'état embryonnaire, nous espérons pouvoir lui donner bientôt l'essor que doit avoir tout groupement actif.

C'est à l'issue de notre première assemblée générale que nous vous avons offert la présidence d'honneur de notre Amicale et c'est avec le plus vif plaisir que nous avons reçu votre acceptation.

Comme ancien élève des frères des Ecoles chrétiennes, votre présence parmi nous honore d'une façon toute spéciale. Elève modèle, puis professeur éminent, vous vous êtes efforcé d'appliquer les leçons de vos vieux maîtres et, adoptant les principes de morale qu'ils vous inculquèrent pendant votre séjour sur les bancs de l'école, vous êtes arrivé à atteindre un poste des plus enviés.

Ne trouvez pas extraordinaire de nous voir réjouis par un succès aussi brillant et continu que celui que votre prestigieuse carrière. Nous souhaitons tous que cette auréole de gloire qui vous enveloppe continue à briller pour le plus grand bien des Sciences et pour l'honneur de notre chère Patrie, la France.

Je lève mon verre à votre santé et à votre succès toujours plus grand.

Quand les bravos qui ponctuèrent les dernières paroles aussi émouvantes que simples de M. Diaz eurent pris fin, M. le professeur Julia se leva pour lui répondre :

Mes chers camarades,

Je ne dirai que quelques mots. Car j'ai prononcé beaucoup de discours depuis mon arrivée à Oran.

Vous avez dit que j'avais tiré parti des leçons de morale reçues jadis sur les bancs de l'Ecole des frères. Et vous avez eu raison. J'y ai pris en effet deux habitudes sans lesquelles rien n'est possible et que je me suis efforcé de conserver depuis : l'habitude du travail et l'habitude de la conduite.

« On dit couramment aujourd'hui que le matérialisme envahit tout ; que l'on ne recherche plus que l'intérêt⁰, les honneurs, le plaisir. C'est malheureusement vrai trop souvent. Ce qu'il faut faire au contraire, c'est travailler, faire chaque jour un peu plus, de son mieux, donner tout ce qu'on a. Du jour où l'on estime que l'on a assez fait, c'est le déclin, c'est la fin. « La crise dont tout le monde parle et que l'on qualifie généralement de crise économique serait sans doute moins forte si elle n'avait pas été précédée par une crise morale.

« C'est donc à nous, qui avons reçu de bons principes, qui avons eu, ce qui n'est pas donné à tous, d'excellents maîtres, d'être comme « le sel de la terre ».

M. le professeur Julia rappelle alors à ses anciens condisciples l'image ineffaçable du directeur de l'Ecole de la rue du Fondouck qui dominait dans l'esprit de l'élève studieux celle de ses autres maîtres, le frère Attale. Mais s'il n'a oublié personne, il éprouve cependant une joie particulière et il s'y attarde volontiers.

« J'ai revu, ajoute-t-il, le frère Attale il y a huit ans, alors qu'il était de passage à Paris. Je n'ai pas eu la chance de le revoir depuis. Il était de ceux qui donnent à leurs élèves une attention constante et j'étais au nombre de ces derniers. Aussi vous proposerai-je, puisque nous sommes réunis aujourd'hui, au nom des présents et des absents, d'envoyer au Frère Attale une lettre ou un télégramme l'assurant, dans un élan unanime, d'un seul cœur, de notre reconnaissance profonde et durable ».

La proposition touchante de l'éminent professeur est accueillie par des applaudissements prolongés. Puis, lorsque le silence est revenu, un ancien condisciple de M. Gaston Julia, ? Gouragne, l'évoque à son tour le temps où de nombreux écoliers mettaient chaque matin une grande animation dans la rue du Fondouck. Au nom de ceux, dit-il, qui ont vécu dans la même classe que toi, en cette école de la rue du Fondouck, aujourd'hui disparue, je te souhaite Julia une affectueuse bienvenue.

D'autres que nous ont vanté tes mérites et ta vie de dévouement à la famille, à la Patrie, à la société. Ils ont eu raison.

On en encense tant qui ne doivent leur réussite qu'à l'intrigue. Tu n'es pas de ceux-là, Julia. Sois-en fier. Les parvenus ne sont pas très près de disparaître malheureusement. Mais il est réconfortant pour la masse des gens simples et honnêtes de voir que de temps à autre un homme que je qualifierai de parfait se dresse au milieu de la foule des incapables comblés d'honneurs.

Nous voyons en toi l'être que nous avons connu tout enfant et que nous sommes fiers d'avoir vu monter, grâce à une persévérance exemplaire, au plus haut sommet de la Science humaine.

Nous sommes souverainement heureux de t'avoir à nous durant quelques instants, hélas trop courts, dans l'intimité la plus cordiale. Car tu as été, tu es à nous, ne t'en défends pas, avant d'être aux autres.

Je lève mon verre à notre bon camarade Gaston Julia, l'illustre savant, honneur de la France immortelle.

Un autre ancien M. Antoine Mazella rappelle ensuite, en termes fort plaisants qui soulèvent la gaieté en même temps que les bravos de l'assemblée, quelques souvenirs de classe, entre autres certain concours de calcul où Gaston Julia, plus jeune que ses condisciples de plusieurs années, entreprit une longue démonstration au tableau noir.

« Je peux dire actuellement, sans honte, ni rougeur, ajoute M. Mazella, que je suivais attentivement ce raisonnement sans rien y comprendre. Je n'étais sans doute pas le seul à me trouver dans ce cas. Le raisonnement était long et difficile pour nos cerveaux « bouchés ».

« Triomphe final en juillet 1904. Distribution des prix. Julia était acteur ce jour-là dans une pièce de théâtre « les deux honneurs ». Une assistance considérable garnissait la grande cour. Et voilà notre Julia couvert de prix et de lauriers... Couronnes en argent, en or, en vermeil. Il fallait selon l'expression classique, une charrette pour emporter toutes ces belles récompenses... »

Lorsque son « ancien » a fini, M. le professeur Julia ne veut pas être en reste. Et il rappelle que Mazzela était un précieux capitaine quand on l'avait dans son camp pour les parties de drapeau. Car il dépistait tout le monde en tournant autour du figuier qui ornait le centre de la cour...

On était donc aux souvenirs les plus agréables... Aussi est-ce avec regret que l'on se sépara lorsque l'heure impitoyable mit fin à cette réunion que le grand cœur de l'illustre savant avait voulue simple et très fraternelle pour la satisfaction de ses anciens camarades et parce qu'il est lui-même aussi simple qu'éminent.

Maurice Maurin

1935 – 4 novembre : Une lettre de M. Gaston Julia à M. Lucien Bellat maire de Bel-Abbès

M. Lucien Bellat nous communique la lettre ci-après que M. Gaston Julia vient de lui adresser.

Rarement, la phrase célèbre de Buffon : « le style est l'homme même » aura trouvé meilleure et plus éloquente vérification que dans ces quelques lignes où la simplicité, la sûreté de la pensée, la délicatesse des sentiments et de l'expression contiennent tout Gaston Julia.

Lui aussi est, non seulement un grand savant, mais également « un grand cœur ».

Nous nous faisons très volontiers les interprètes de la population bel-abbésienne qui a été infiniment touchée de la délicate pensée de M. Gaston Julia qui a tenu à préfacier, par son séjour dans notre ville, les manifestations grandioses auxquelles il allait participer à Oran.

Tout Bel-Abbès redit à son illustre enfant sa vive gratitude et sa profonde admiration.

« Oran, le 30 octobre 1935

Cher Monsieur Bellat,

Beethoven a dit que les hommes ne sont véritablement grands que par le cœur. J'ai connu hier, par une visite trop rapide de quelques-uns de vos œuvres, que vous étiez pour vos administrés un guide bienfaisant et sûr, que vous aviez le noble souci de faire de votre ville une ville de beauté, de travail, de bonté. Je vous en félicite, mon cher maire et ami, et le fais in petto pour ne pas blesser votre modestie.

Je vous remercie cordialement de votre affectueux accueil.

Je reviens de Bel-Abbès tout ému...et plus riche d'enfants. Car vous avez pensé que six garçons, ce n'était pas assez, ou bien c'était monotone. Alors vous m'avez donné une fille. Et vous me l'avez donnée très belle. Et, du même coup, me voilà bientôt grand-père. Car j'espère que, bientôt, cette école du faubourg Mâconnais va nous donner des générations de petits Bel-Abbésiens pour qui honneur, travail et fidélité seront dans le sang et dans la moelle. Je sais que vous y emploierez.

Veillez agréer pour vous-même, mon cher Maire, et transmettre à tous les Bel-Abbésiens, l'assurance de mon affectueuse sympathie. Gaston Julia

1935 – 9 novembre : Le départ du Professeur Julia

M. le Professeur Julia qui était venu à Oran pour assister aux fêtes du cinquantenaire du Lycée de garçons, a quitté hier après-midi notre ville, par le courrier de Port-Vendres, pour rejoindre Paris où il va reprendre ses cours en Sorbonne.

Avant son départ, l'éminent mathématicien a bien voulu rendre visite à notre directeur ; il lui a dit combien il avait été profondément touché de l'accueil si cordial qui lui a été partout réservé, et combien grande avait été l'émotion qui l'a étreint en revoyant, plus vaste et plus belle, presque méconnaissable, la ville où s'est écoulée sa jeunesse studieuse.

Au moment où, les fêtes terminées, le professeur Julia quitte la terre oranienne, nous le saluons respectueusement et lui offrons nos vœux d'excellent voyage.

1935 – 12 novembre : Dans le département Sidi-Bel-Abbès

Réunion de l'Assemblée municipale. Visite de M. Julia.

Il est un événement d'importance, bien digne de figurer à notre procès-verbal, je veux parler de la visite de M. Gaston Julia. Nous avons réservé à l'enfant le plus illustre et le plus glorieux de la Cité l'accueil qu'il méritait en le faisant « citoyen d'honneur » de Sidi-Bel-Abbès et en prenant la décision de donner son nom à l'école du Mâconnais. De tels gestes n'ont pas laissé insensible le grand cœur qu'est Gaston Julia, aussi a-t-il adressé dès son retour, l'affectueuse lettre que la presse a déjà reproduite.

« Mes remerciements iront à la presse et notamment à la presse locale qui a si bien fait les choses en vue de donner à cette visite un éclat particulier et pour qu'elle fasse date dans nos annales bel-abbésiennes .

« Merci également au Club Aéronautique qui a réservé à M. Julia et à nos hôtes une si cordiale réception.

1938 - 27 avril : A Sidi-Bel-Abbès les émouvantes obsèques de sœur Théoduline

Elles ont eu lieu au milieu d'une foule innombrable et recueillie. Sœur Théoduline née Rosalie, Agnès Theyssèdre était née à Langagne (Lozère) le 22 janvier 1847. Elle avait à 20 ans quitté

sa famille pour rentrer dans les ordres (religieuses trinitaires). Rappelée à Dieu dans sa 92-ème année la vénérable femme qui disparaît était l'une des figures les plus belles, les plus nobles de notre ville. Elle aura consacré sa vie de piété et de droiture à l'éducation des enfants. Quatre générations lui doivent ce qu'elles sont et en particulier Gaston Julia , président de l'Académie des Sciences.

1949 - 11 novembre : Glorieux mutilé de la première guerre mondiale, M. Gaston Julia, membre de l'Institut, professeur en Sorbonne a foi en la jeunesse de France

« Il n'est pas de réussite sans travail et sans persévérance. Ce sont là, deux qualités françaises et c'est pourquoi j'ai tant confiance dans la destinée de notre pays ».

Paris 10 novembre, Parmi tous les Algériens qui sont devenus, à Paris, l'objet de fierté et d'admiration pour leurs compatriotes, M. Gaston Julia, membre de l'Institut, professeur de mathématiques en Sorbonne et à l'Ecole Polytechnique et glorieux mutilé de la première guerre mondiale, possède indiscutablement l'autorité nécessaire pour évoquer des souvenirs de l'Armistice 1918, et pour se pencher, avec nous, sur les perspectives qui se présentent à notre jeunesse. Nous avons trouvé l'illustre savant bel-abbésien dans sa demeure versaillaise, en train de lire « le métier des armes » de Jules Roy, cet autre Africain pour qui il nous dit tout d'abord sa vive admiration. Mes souvenirs de 1918, ce ne sont pas tout à fait des souvenirs de combattant, mais plutôt ceux d'un convalescent, après les blessures que j'avais subies. C'est d'ailleurs, le même souvenir qu'ont gardé tous les témoins de ces heures pathétiques. Celui de l'enthousiasme délirant qui dépassa tout ce qu'on pouvait imaginer. Une semaine avant ce jour mémorable j'avais déjà eu une grande joie : un fils m'était né. Quand la nouvelle nous parvint que les hostilités étaient terminées, j'étais en ville, et mon premier soin fut de rentrer chez moi pour annoncer l'évènement à ma famille ».

Monsieur le Professeur il est presque de tradition, en ce jour de recueillement de se pencher sur l'avenir qui est offert à notre pays. Par la situation que vous occupez dans la formation de l'élite, vous avez certainement une opinion autorisée sur ce problème ? Mon opinion, basée sur le contact que j'ai depuis des années avec cette jeunesse de l'Ecole Polytechnique, appelée à fournir des cadres à nos armes savantes, à notre économie et à notre administration, est très optimiste. Depuis longtemps j'observe, chez mes élèves, une volonté, une application et un goût au travail absolument remarquables. J'ai noté aussi un élan généralisé vers la recherche scientifique et technique qui témoigne d'un idéal élevé. Je ferai la même observation pour mes élèves de Sorbonne, lesquels se destinent, en majorité, à la recherche scientifique et à l'enseignement. En résumé je peux affirmer que cette jeunesse « française » que je connais bien et que j'ai la possibilité de comparer, est animée d'un esprit excellent et sa haute valeur intellectuelle et morale est de très bon augure pour notre pays ». Il me restait une dernière question à poser à M. Julia : celle qu'un monde angoissé se pose quotidiennement, mais c'est le propre des savants de ne parler que de ce qu'ils connaissent. « Je ne suis qu'un scientifique, et je ne peux vous parler que de science. Mais je suis optimiste par tempérament, concluez vous-même ». Sera-ce là, le mot de la fin de cette interview ? « Non je veux encore vous dire ceci :

en 37 ans de recherches j'ai connu un certain nombre d'échecs. Ils ne m'ont jamais découragé. Aussi je crois qu'il n'est pas de réussite sans travail et sans persévérance. Ce sont là deux qualités françaises, et c'est pourquoi j'ai toute confiance dans la destinée de notre pays ».

André Pacier

1950 - 27 avril : Le professeur Julia président de l'Académie des Sciences

Le professeur Gaston Julia qui honore l'Oranie et la France, vient d'être désigné pour exercer les fonctions de président de l'Académie des Sciences où il a succédé à un autre grand savant : Paul Painlevé. Retracer sa carrière, c'est suivre une fulgurante ascension. Né à Sidi-Bel-Abbès, le 4 février 1893, Gaston Julia, venu tout jeune avec ses parents à Oran, fut admis au lycée en qualité de boursier départemental et fut bien vite reconnu apte à entrer directement en 5ème. Reçu au baccalauréat première partie en juin 1909, avec la mention Très Bien, il enleva la 2ème partie Mathématiques avec mention Très Bien et félicitations spéciales du jury l'année suivante obtenant en même temps la mention philosophie avec mention Bien.

BRILLANTS DEBUTS

Distingué par son excellent professeur M. Caron et par l'Inspecteur Général de Mathématiques, il entre en Mathématiques spéciales au lycée Janson-de-Sailly où après une année seulement d'études en juillet 1911, il est reçu avec le numéro 1 simultanément à l'Ecole Normale Supérieure et à l'Ecole Polytechnique avec 130 points d'avance sur le second. Entré à l'Ecole Normale Supérieure, il en sort en juillet 1914, reçu N°1 à l'agrégation de Mathématiques. Mobilisé, c'est comme sous-lieutenant d'infanterie qu'il est très gravement blessé au corps et à la face, le 25 janvier au Chemin des Dames. Vingt fois opéré, privé d'un œil il revient à l'enseignement et professe au lycée d'Aix-en-Provence. En même temps il obtient le prix Bordin de l'Académie des Sciences pour son premier mémoire et, en 1917, est reçu docteur ès-sciences avec la plus haute mention, ayant soutenu une thèse qui fait époque sur « les formes binaires non quadratiques », travail dans lequel il développe et étend la méthode créée par Hermitte pour l'étude arithmétique des formes.

UNE RENOMMEE MONDIALE

L'année suivante, il reçoit le grand prix de Mathématiques de l'Académie des Sciences et se voit chargé de cours au Collège de France. En 1919, il est maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure et enseigne à l'Ecole Polytechnique la mécanique et l'analyse. En 1920, il devient chargé de cours, puis professeur à la Sorbonne. Il poursuit dans cette grande chaire et la formation de jeunes mathématiciens et ses travaux scientifiques qui devaient, en 1934, à l'âge de 41 ans à peine, le désigner aux suffrages de l'Académie des Sciences qui l'admet dans son sein et le fait membre de l'Institut. L'œuvre de Gaston Julia est tout entière du domaine des très hautes mathématiques. Elle embrasse la théorie des nombres, l'analyse, la géométrie, la théorie des surfaces, le calcul fonctionnel ; elle a rempli d'admiration les plus grandes sociétés étrangères qui lui ont rendu hommage en s'associant son auteur. De ces hauteurs cependant,

Gaston Julia, qui est resté professeur à l'Ecole Polytechnique et directeur des Etudes mathématiques à l'Ecole pratique des Hautes Etudes en même temps que professeur à la Sorbonne, ne cesse de penser aux jeunes mathématiciens à l'intention desquels il a encore récemment composé un ouvrage d'analyse. Ajoutons que Gaston Julia qui est commandeur de la Légion d'honneur, est père de sept enfants.

HOMMAGE AU SAVANT

Pour consacrer le choix de l'Académie des Sciences, un comité s'est constitué dans le but d'offrir au professeur Gaston Julia une épée d'honneur. Les plus grands noms des Sciences y figurent : Louis de Broglie, Robert Courrier, Maurice Javillier, général Bergeron, Emile Borel, Albert Chatelet, général Brisac, amiral Durand-Viel, Julien Desforges, Joseph Pérès, professeur Portes. Pour Oran et le département, les souscriptions sont reçues par un élève de Gaston Julia à l'Ecole Normale Supérieure, M. Antoine Robba, professeur agrégé de mathématiques au lycée Lamoricière. Nous sommes certains que nos concitoyens tiendront à s'associer à l'hommage national rendu à l'un de leurs condisciples.

1950 - 3 décembre : Une gloire d'Oranie à l'honneur : M. Gaston Julia reçoit les insignes de Grand Officier de la Légion d'honneur

Paris 3 décembre- La plaque de Grand Officier de la Légion d'honneur a été remise, hier après-midi, à M. Gaston Julia, au cours de la prise d'armes organisée chaque année à l'Ecole Polytechnique pour la présentation de la dernière promotion au drapeau de l'Ecole. De nombreux savants, membres de l'Institut, officiers généraux, artistes et écrivains, dont Francis Carco, assistaient à la cérémonie. Au quartier Descartes, six compagnies, formées de Polytechniciens en grande tenue, furent passées en revue par M. Moch, ministre de la Défense Nationale, accompagné des généraux Juvet commandant l'Ecole et Maureen, ancien ministre de la Guerre. Ce fut alors la cérémonie de la présentation au drapeau qui apparut entouré de sa garde d'honneur, cependant que la musique de la Garde Républicaine jouait « la Marseillaise ». Le drapeau de l'Ecole remis par Napoléon le 3 décembre 1804 a été décoré de la Légion d'honneur en 1915 par Poincaré et des croix de guerre 14-18 et 39-45. Le général Juvet, après avoir évoqué la mémoire des 1400 Polytechniciens morts au champ d'honneur depuis 1914, demanda aux élèves de jurer fidélité à la devise de leur drapeau : « Pour la Patrie, les sciences et la gloire ». Puis le général remit aux majors de promotions les épées offertes par la famille de l'élève Carcopino tué en 1916. La remise des décorations suivit, au cours de laquelle M. Moch, ancien élève de Polytechnique, remit à notre éminent concitoyen Gaston Julia, la plaque de Grand Officier de la Légion d'Honneur que lui a valu sa haute conduite en 1914-1918. Devant l'Ecole présentant les armes, lecture fut donnée de la citation qui récompense la bravoure de notre concitoyen. Puis M. Gaston Julia, très ému, reçut l'accolade du Ministre de la Défense Nationale. Les élèves défilèrent ensuite devant leur drapeau

LA CARRIERE EXCEPTIONNELLE DE JULIA

Gaston Julia, né à Sidi-Bel-Abbès en 1893, et reçu premier à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole Normale Supérieure en 1911. Il choisit cette dernière école. Il fait la guerre de 1914 comme officier et la termine avec une grave blessure à la face. Il est successivement maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure, chargé de cours à la Sorbonne, professeur des applications géométriques de l'analyse à la Sorbonne, puis de calcul différentiel et intégral. 1934 : il succède à Painlevé à l'Académie des Sciences section géométrie. Puis il est professeur à Polytechnique. Du point de vue scientifique, on doit à Gaston Julia principalement le concept des « points singuliers de familles » qu'on appelle points « Julia », une méthode nouvelle d'utilisation des surfaces de Riemann, la résolution de plusieurs problèmes difficiles d'analyse, la réalisation de classes de fonctions quasi-analytiques et de nombreux résultats simples, quoique cachés, obtenus en arithmétique et géométrie.

1950 - 5 décembre : Quand un pipo(*) décore un autre pipo

Ainsi que nous l'avons relaté hier au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée samedi après-midi à l'Ecole Polytechnique, M. Jules Moch a remis la plaque de grand officier de la Légion d'honneur, à titre militaire, à M. Gaston Julia. Après lui avoir remis les insignes, le ministre congratule le récipiendaire.



(*) **pipo** élève ou ancien élève de l'Ecole Polytechnique

1950 - 7 décembre : A la Sorbonne des mains de M. De Broglie, le professeur Julia reçoit l'épée d'académicien... offerte par ses compatriotes amis et admirateurs.

Paris 6 décembre, Bien que M. Gaston Julia soit membre de l'Institut depuis seize ans, il ne possède pas encore la traditionnelle épée d'Académicien. Et c'est à l'occasion de son année de présidence de l'Académie des Sciences, qu'un comité s'est formé pour lui offrir l'emblème de son titre. Cette épée lui a été remise solennellement aujourd'hui au cours d'une cérémonie qui groupait dans le salon de la Sorbonne de nombreux savants et mathématiciens, amis et élèves. Prenant le premier la parole, M. Julien Desforge, Inspecteur général de l'Instruction publique, camarade de promotion de M. Julia à l'Ecole Normale Supérieure, a évoqué les années passées en commun, rue d'Ulm. Puis M. Georges Darmon, professeur à la Sorbonne qui préparait sa

thèse de doctorat comme « agrégé préparateur » de l'école, au moment où M. Julia y accomplissait ses trois années d'étude, lui dit combien le monde savant admire sa maîtrise et sa puissance de mathématiques. Le général Brissac qui commandait l'Ecole Polytechnique jusqu'à ces derniers temps rendit ensuite hommage au grand talent didactique de M. Gaston Julia que les élèves qui sont au fond les meilleurs juges, apprécient hautement. Depuis 142 ans que l'Ecole Polytechnique existe M. Julia est le septième titulaire de la chaire de géométrie dont le premier fut l'illustre Monge. Ces merveilleuses qualités de professeur pour les sciences les plus abstraites, un jeune polytechnicien les a évoquées en termes spirituels. - « les bons professeurs sont nombreux certes, mais M. Julia, c'est M. Julia ! » M. Albert Chatelet, doyen de la faculté des Sciences de Paris, apporta ensuite l'hommage de l'Université. Puis, M. Paul Dubreil, professeur à la Sorbonne, qui fut élève de M. Gaston Julia, confia les sentiments auxquels il obéit en s'offrant à remplir les fonctions de trésorier, pour recevoir les souscriptions. Mathématicien comme son maître, il a eu de longues additions à faire puisque le total des sommes qu'il a reçues s'élève à 478.337 francs. La ville natale de M. Julia, Sidi-Bel-Abbès, le Lycée d'Oran et toute sa patrie algérienne y ont largement contribué. M. Dubreil a lu une lettre de M. Edmond Sergent, le savant directeur de l'Institut Pasteur d'Algérie, s'excusant de ne pouvoir assister à la cérémonie en l'honneur de M. Gaston Julia « gloire algérienne ».

L'amiral Durand-Viel salua lui aussi son confrère de l'Académie des Sciences qui, en 1920, à l'âge de 27 ans, était nommé examinateur de l'Ecole Navale. Pour M. Louis de Broglie, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, lauréat du prix Nobel remit l'épée à M. Gaston Julia. - Mieux vaut tard que jamais, lui dit-il. L'ardeur qui vous anime sans cesse et rappelle le beau soleil de l'Afrique du Nord laisse augurer que longtemps encore, vous porterez cette épée que vous aviez conquise très jeune en devenant membre de l'Institut à 41 ans. » Très ému comme on peut l'imaginer, M. Gaston Julia confessa que la délicieuse atmosphère de cette cérémonie lui rappelait le jeune printemps de son pays natal.

G.G. Bossière

3. L'homme de science

L'œuvre originale de ce savant est difficile à analyser pour un profane. Elle est en effet d'une abstraction qui défie le commun des mortels. Malgré ses blessures qui ne le quitteront jamais, Gaston Julia commence en 1916 une brillante carrière. En novembre 1917, il soutient sa thèse de doctorat en sciences mathématiques : « Etude sur les formes binaires non quadratiques à indéterminées réelles ou complexes ou à indéterminées conjuguées ».

En 1918, le Grand Prix de Mathématiques lui est décerné par l'Institut pour son travail sur l'Itération des fractions rationnelles.

A 26 ans, il est chargé de cours au Collège de France, maître de conférences à Normale Supérieure. Il est également répétiteur d'analyse à Polytechnique, examinateur à Navale.

L'année 1925 le voit titulaire à la chaire d'Analyse appliquée à la Géométrie à la Sorbonne, professeur de calcul différentiel et intégral.

En 1937, il est nommé Professeur de Géométrie et d'Algèbre à Polytechnique à la place de Maurice d'Ocagne (1) Ce poste avait été occupé par Monge (2)

A l'âge de 41 ans, il est membre de l'Académie des Sciences en remplacement du mathématicien Paul Painlevé (3)

Il présidera cette assemblée en 1950, tout comme la Société Mathématique de France.

(1) Maurice d'Ocagne, mathématicien (1862-1938)

(2) Gaspard Monge, mathématicien (1746-1768)

(3) Paul Painlevé, mathématicien (1863-1933)

Distinctions obtenues :

1915 : chevalier de la Légion d'Honneur

1917 : Prix Bordin

1918 : Grand Prix des Sciences mathématiques

1919 : Cours Peccot

1926 : Prix Francoeur

1928 : Prix Poncelet

1931 : Prix Petit d'Ormoy

1950 : Grand Officier de la Légion d'Honneur

1959 : Commandeur des Palmes Académiques

4. Compléments

Julia et le lycée d'Oran

Le 28 octobre 1954, le président des Anciens Elèves du Lycée Lamoricière d'Oran, M. Eugène Cruck adresse une lettre à M. Gaston Julia, président de l'Académie des Sciences pour lui demander d'accepter d'être président d'honneur de l'Association

Oran le 28 octobre 1954

A Monsieur Gaston Julia

Membre de l'Académie des Sciences

4 bis rue Traversières, Versailles

Monsieur le Président,

Nous savons quel attachement vous avez conservé au grand établissement secondaire où vous avez fait vos premières études ; et nous n'ignorons pas le vif souvenir qui reste en votre mémoire de tous ceux qui furent vos professeurs et vos camarades de classes.

Pour concrétiser les mêmes sentiments pour votre personne, qui n'ont cessé d'animer ceux qui ont eu la joie d'être à vos côtés en cette époque déjà lointaine, et ceux qui nous succèdent et à qui nous transmettons avec fierté votre exemple si haut de droiture intellectuelle et morale- les membres du Conseil d'Administration à l'unanimité, dans leur réunion du 20 octobre, ont décidé de vous demander de bien vouloir accepter d'être Président d'honneur de notre Association.

Permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien accorder cet insigne témoignage de fidèle reconnaissance et de sympathie au groupement d' « anciens » qui ont reçu mission de maintenir le flambeau de leurs aînés et de vous assurer de nos sentiments respectueux en même temps que de camaraderie très dévouée.

Le président signé : Eugène Cruck

Quelques jours plus tard, la réponse de M. Gaston Julia :

Versailles , le 5 novembre 1954

Cher Monsieur,

Veillez excuser le retard de ma réponse, provoqué par un mauvais état de santé.

J'accepte bien volontiers d'être le Président d'honneur de l'Association des anciens élèves du Lycée d'Oran et je vous prie de bien vouloir transmettre au Conseil d'Administration mes remerciements pour cette aimable désignation.

Veillez croire, Cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Signé : Gaston Julia

La famille de Gaston Julia :

Ses grands-parents :

- Antoine **Julia** né le 28.01. 1823 à Villa-Savary (Aude), fils de Macaire **Julia** cultivateur à Villa -Savary (Aude) et de Marie-Anne **Barreau**

- décédé à Sidi-Bel-Abbès le 29.02.1868 profession : charron

- marié le 27 août 1853 à Sidi bel-Abbès avec

-Josepha, Antonia, Ramona **Sépulcre** née le 15.01.1834 à Novelda (prov. d'Alicante -Espagne) sans profession

-décédée à 17.04.1899 à Sidi-Bel-Abbès

 fille de Francisco **Sépulcre** et de Antonia **Torregrosa**

Ses parents :

-Joseph **Julia** né le 4.01.1866 à Sidi-Bel-Abbès (Algérie)

-décédé le 24.09.1949 à Oran profession : forgeron

-marié le 17 mai 1890 à Sidi-Bel-Abbès avec

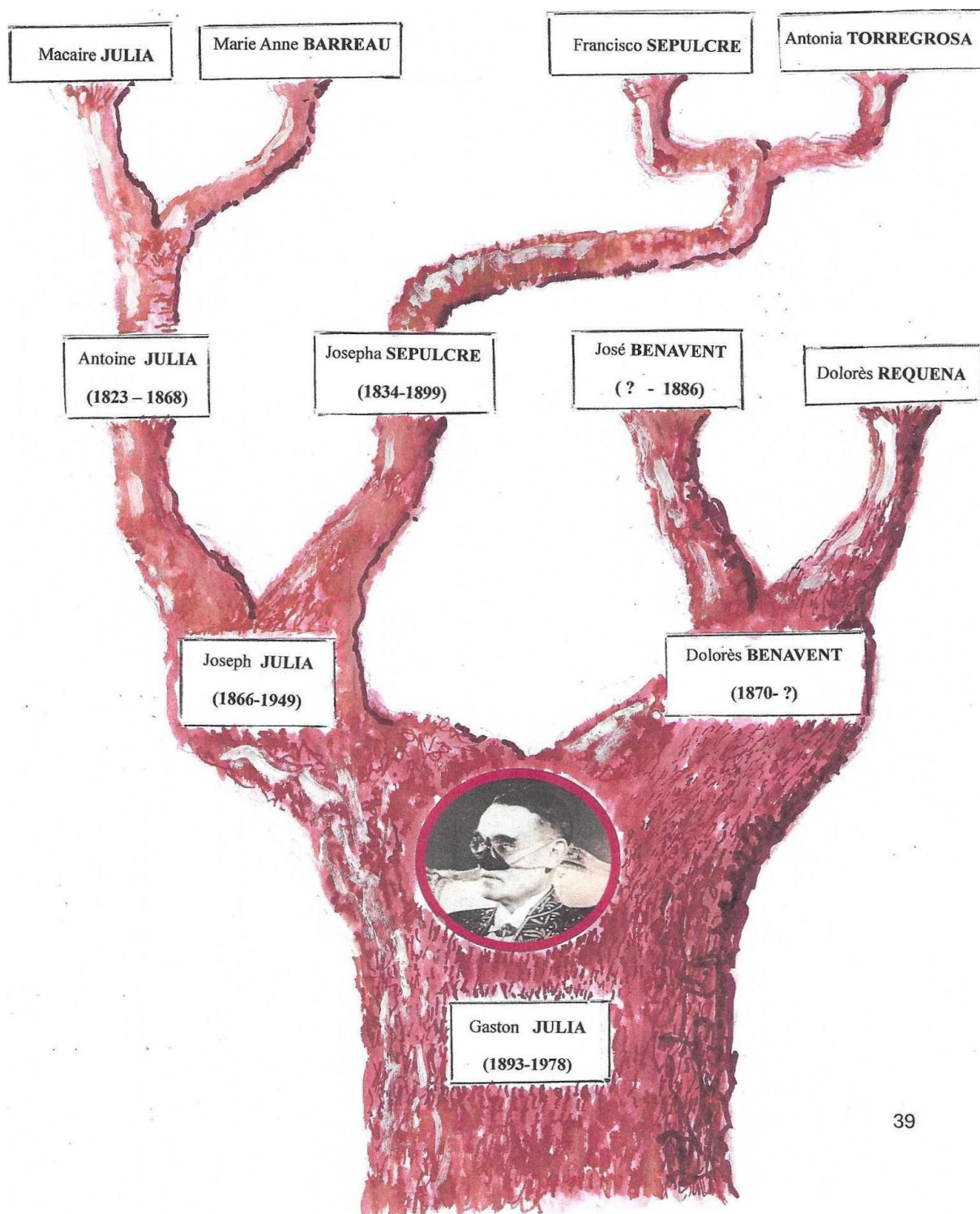
-Dolorès **Benavent** née le 11.08.1870 à Valence (Espagne) sans profession

-décédée le à

filles de José **Benavent** décédé à Sidi-Bel-Abbès le 29.07.1886

et de Dolorès **Requena**

Arbre généalogique de la famille Julia



Sidi-Bel-Abbès – l'Hôtel-de-Ville

[illegible]

Acte de naissance de Gaston Julia

ANOM, Etat Civil, Résultats

Algérie SIDI BEL ABBES 1893

N° 121

Acte de Naissance

du Quatrième jour du mois de Février del'An mil huit cent quatre-vingt-treize, à onze heures du matin.

dûment constaté de Julia Gaston Maurice né à Sidi-bel-Abbes Rue Jean Jacques Rousseau, hier, trois Février à trois heures du matin, fils légitime de Joseph Julia Fargeron âgé de vingt sept ans et de Solène Renavest, tous deux domiciliés à Sidi-bel-Abbes, le dix sept Mai mil huit cent quatre vingt dix.

Il a été vérifié que l'enfant à Nous présenté est du sexe Masculin.

Sur la déclaration faite à Nous par la père sus nommé, en présence des sieurs Antonis Garcia Coiffeur âgé de quarante huit ans et Joseph André Robert Employé âgé de quarante neuf ans, tous deux domiciliés à Sidi-bel-Abbes.

Nous Auguste Bernard premier Adjoint délégué par le Maire pour remplir les fonctions d'Officier public de l'Etat-Civil dans la commune de Sidi-bel-Abbes, avons dressé le présent acte en double et après lecture faite l'avons signé avec le déclarant et les témoins.

Julia Gaston Maurice Français, 8 février

Julia Joseph Antonis Garcia
Auguste Bernard

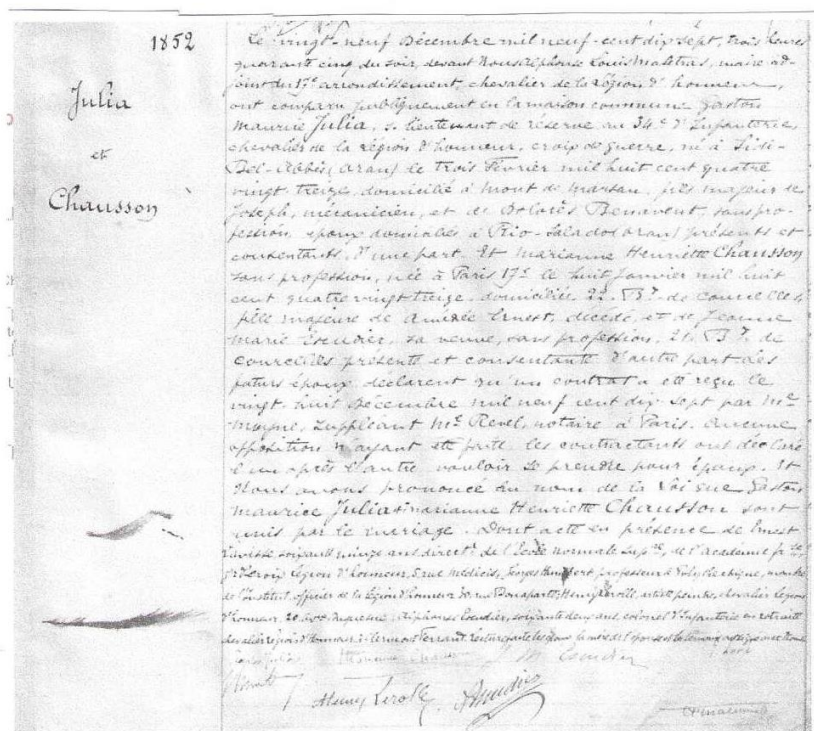
Le vingt-neuf décembre mil neuf cent dix-sept, trois heures quarante cinq du soir devant nous Alphonse Louis Maletas (?), maire-adjoint du 17eme arrondissement, chevalier de la Légion d'honneur, ont comparu publiquement en la maison commune Gaston Maurice Julia, s-lieutenant de réserve au 34emem d'Infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre, né à Sidi-Bel-Abbès (Oran) le trois février mil huit cent quatre-vingt-treize, domicilié à Mont-de- Marsan, fils majeur de Joseph , mécanicien, et de Dolorès Benavent, sans profession époux domiciliés à Rio-Salado (Oran) présents et consentant, d'une part et

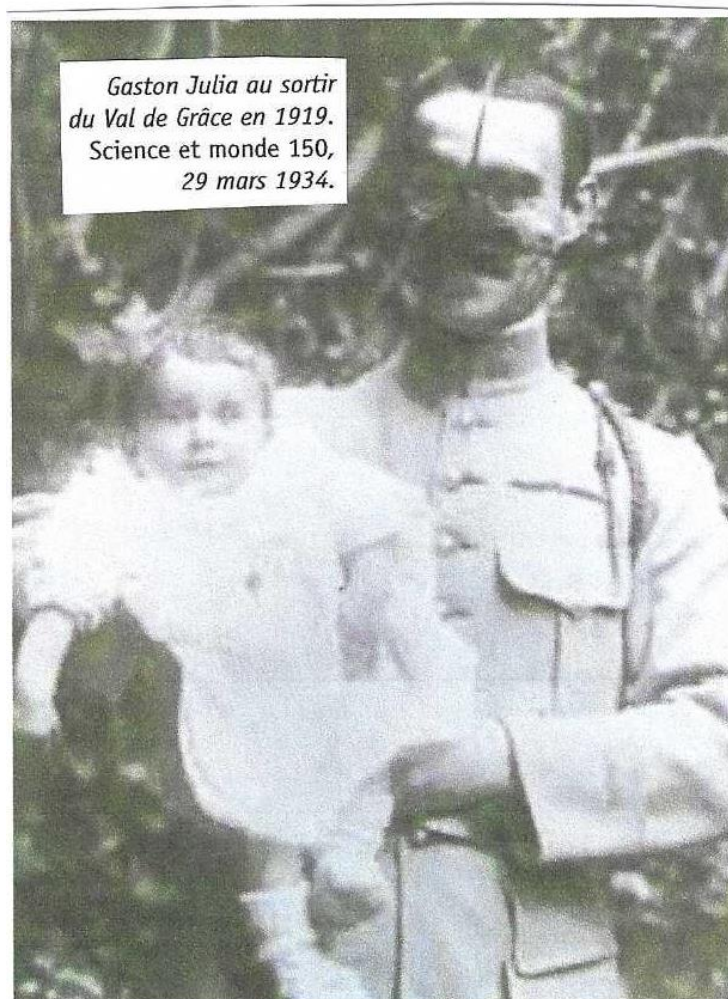
Marianne Henriette Chausson sans profession, née à Paris 17° le huit janvier mil huit cent quatre-vingt-treize, domiciliée 22...de Courcelles, fille majeure de Amédée Ernest décédé et de Jeanne Marie Escudier, sa veuve, sans profession 21....53 de Courcelles, présente et consentante d'autre part les futurs époux déclarent qu'un contrat a été reçu le vingt-huit décembre mil neuf ce nt dix -sept par Me Magne (?) suppléant de Me Revel, notaire à Paris.

Aucune opposition n'ayant été portée les contractants ont déclaré l'un après l'autre vouloir se prendre pour époux et nous avons prononcé au nom de la loi que Gaston Maurice Julia et Marianne Henriette Chausson sont unis par le mariage.

Dont acte en présence de Ernest Lavisso soixante - quinze ans, directeur de l'Ecole Normale Supérieure de l'Académie française, grd croix Légion d'honneur , 5 rue Médicis ; Georges Humbert, professeur à Polytechnique, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, 30 rue Bonaparte ; Henri Lérolle, artiste-peintre, chevalier de la Légion d'honneur, 20 rue Duquesne ; Alphonse Escudier soixante-deux ans, colonel d'Infanterie en retraite chevalier Légion d'honneur à Clermont-Ferrand,

Lecture faite, les époux, la mère de l'épouse et les témoins ont signé avec nous.





Gaston Julia porte dans ses bras probablement
son premier enfant Jérôme né en 1918

Son fils Marc :

« Mon père avait gardé un grand attachement à sa terre natale. Il y est retourné de nombreuses fois entre les deux guerres pour rendre visite aux siens, ou présider la distribution des prix au lycée d'Oran. Il y était attaché comme tous les êtres humains pour les endroits où ils ont « traîné leurs guêtres » étant enfants ; qu'ils aient joué aux billes sur le trottoir des villes ou fait voler des cerfs-volants dans la campagne. Ses parents et ses deux sœurs avec leurs familles avaient continué à vivre dans l'Oranais alors les deux garçons, Gaston et Roger, avaient fait leur carrière en métropole. La partie « algérienne » de la famille est rentrée en métropole en 1962 ».

Julia et la musique

L'esprit du jeune normalien n'a jamais encore connu de détente. Son seul souvenir de luxe est cette boîte de compas que le proviseur de Janson-de-Sailly lui permit d'acheter sur les 200 F d'argent de poche que versaient pour lui les anciens du lycée. Ce compas ... et un violon d'enfant, cadeau de sa mère, sur lequel un officier de la Légion lui avait appris les rudiments de la musique. À Normale, la musique hante les « turnes » et les couloirs. Le mathématicien prodige découvre Bach, Schubert, Schumann, tout en préparant l'agrégation de mathématiques à laquelle il est reçu. Il sera plus tard un excellent violoniste.



Gaston Julia jouant du violon

Registre matricule militaire :

[illegible]

On peut lire sur le document ci-avant les états de l'officier qui nous donne quelques renseignements sur son identité, son physique et ses mensurations à l'époque de son incorporation. On peut y lire également ses états de service et le détail de ses horribles blessures ainsi que la citation au 14eme qui accompagne la remise de la Légion d'Honneur et de la Croix de guerre.

Extraits :

« Engagé volontaire pour cinq ans, le 9 octobre 1911 à Paris (16eme arrond.) au titre du 57 -ème Rég't d'Infanterie. Engagement souscrit en vertu de l'art. 23 de la loi du 21 mars 1905. Entré à l'école normale le 2 novembre 1911. Appelé à l'activité le 4 août 12914. Soldat de 2eme classe le dit jour. Caporal le 16 octobre 1914. Promu sous-lieutenant.....au 144 -ème Régiment d'Infanterie le 1 janvier 1915...Lieutenant de réserve à T.D. - RDC- Mutilation - étendue...comprenant à la fois l'énucléation de l'œil droit, mutilation...Blessé par balle....pension permanente de 100% - incurable.

1°) énucléation de l'œil droit 2°) ...de la face ...avec pertes...propre... du nez (des cornets gauches) avec fistules faisant communiquer les fosses nasales et le sillon labial supérieur. »

Dans la marge au crayon : « Est un major de l'Ecole Polytechnique Paris le 30/4/5... »

En rajout :

« Blessé à Hurtebise le 25 janvier 1915 par balle » fracture maxillaire supérieure et os du nez. Chevalier de la légion d'Honneur et croix de guerre le 25 janvier 1915.

Citation :

« A montré le plus profond mépris du danger sous un bombardement d'une extrême violence a su malgré sa jeunesse prendre sur ses hommes un réel ascendant. A repoussé une attaque...contre ses tranchées. A été atteint d'une balle en pleine figure lui occasionnant une blessure affreuse. Bien que ne pouvant plus parler a écrit sur un billet qu'il ne voulait pas être évacué, ne s'est rendu à l'ambulance que quand l'attaque ennemie a été refoulée. Cet officier reçu premier à l'école polytechnique et premier à l'école Centrale venait de rejoindre le front et voyait le feu pour la 1^{ère} fois. »

Une ombre au tableau !

Il faut savoir que dans notre beau Pays, la réussite est souvent mal vue, suspecte ! On soupçonne qu'elle a été acquise malhonnêtement. Notre ami Gaston Julia, n'a pas échappé à la règle. Certains dans le milieu scientifique mathématique principalement (on n'est jamais si bien servi que par les siens !) lui reprochèrent d'avoir collaboré avec l'ennemi pendant la deuxième guerre mondiale. Julia serait resté en contact avec des collègues d'outre Rhin. Une photo le montre en compagnie d'un mathématicien allemand. Si pour certains, Julia se serait efforcé de faire libérer des mathématiciens français prisonniers en Allemagne, pour d'autres, bien peu nombreux il est vrai, un doute subsiste. Gaston Julia fut toutefois suspendu de ses fonctions quelques temps puis réhabilité. La réhabilitation serait due (dit-on) à la mansuétude du jury fortement impressionné par la conduite au front du savant pendant la guerre et ses terribles blessures.

Par ailleurs, j'ai pu lire que lors des élections au poste de Président de l'Académie des Sciences, deux candidats d'égale valeur restaient en ligne, Julia ne l'aurait emporté sur son concurrent que parce qu'il avait été victime d'une grave blessure à la guerre.

Que faut-il en penser ? En ce qui concerne ma modeste personne, cet homme est surtout un héros. Parti de rien, vivant dans un milieu des plus modestes, culturellement peu favorable, sur une terre difficile par la diversité ethnique où la langue française n'était pas pratiquée partout, parvenir, malgré le terrible handicap causé par la guerre, au plus haut degré des connaissances mathématiques mondiales, sans jamais cesser de travailler, d'élever sa nombreuse famille et d'aider son prochain, me paraît définitivement digne d'éloges et de reconnaissance. On ne peut s'empêcher, dans un tout autre domaine, de comparer notre grand savant au glorieux Marcel Cerdan, lui aussi curieusement né à Sidi-Bel-Abbès, parti de rien et parvenu grâce à son courage et à ses aptitudes physiques à remporter le championnat du monde de boxe des poids moyens ! La France peut être fière de compter des hommes de cette trempe que le monde entier nous envie. Gloire à eux !

ADDENDA

Lexique : quelques mots d'argot à Normale Sup et Polytechnique :

Archicube : tout ancien élève de l'ENS

Apocope : consiste à supprimer des phonèmes en fin de mot

Cacique : élève reçu 1^{er} au concours de l'Ecole Normale Supérieure

Caïman : directeur d'études - répétiteur

Cube : élève en 2eme année de Khâgne

Cocon : camarade de promotion

Hypokhâgne : année préparatoire à la Khâgne

Khâgne : classe préparatoire littéraire à l'ENS

Missaire : aphérèse de commissaire ; individu appartenant à la Khomis. Il porte au sein des traditions de l'Ecole l'esprit de corps et la fierté d'une élite

Pipo : élève de l'Ecole Polytechnique

Tangente : épée des polytechniciens

Taupe : classe préparatoire à l'ENS

Taupin : Elève de classe préparatoire scientifique

1961 : 16 décembre : Le jubilé du professeur Gaston Julia :

Plusieurs intervenants prennent la parole. Le général Tissier , directeur de l'Ecole Polytechnique de 1959 à 1962 ouvre la séance :

« Monsieur le professeur,

Sous-lieutenant au 34eme RI, a été nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur au grade de Chevalier le 25 janvier 1915. A montré le plus profond mépris du danger sous un bombardement d'une extrême violence. A su, malgré sa jeunesse, prendre sur ses hommes un réel ascendant. A repoussé une attaque menée contre ses tranchées. A été atteint d'une balle en pleine figure lui occasionnant une blessure affreuse. Bien que ne pouvant plus parler a écrit sur un billet qu'il ne voulait pas être évacué, ne s'est rendu à l'ambulance que quand l'attaque ennemie a été refoulée. Cet officier, reçu premier à l'Ecole Polytechnique et premier à l'Ecole Normale, venait de rejoindre le front et voyait le feu pour la première fois...

Je vous cite dans le rôle du professeur : « un savant, avez-vous dit à vos élèves, est surtout un homme qui s'interroge toute sa vie, qui n'estime jamais assez bien et assez profondément compris, c'est un homme qui cherche, qui trouve quelquefois, bien plus qu'un homme qui sait. Ne vous lamentez pas si vous ne comprenez pas vite, ou si vous comprenez avec difficulté, il faudrait plutôt se réjouir lorsqu'on ne comprend pas, parce qu'alors on cherche et on trouve »L'attrait que j'ai toujours ressenti pour la recherche, dites-vous ailleurs, tient au besoin de comprendre, toujours mieux...Et ce besoin n'étant pleinement satisfait que lorsque j'ai réussi à le faire partager, je m'efforce de l'inculquer à nos élèves car il est le principe moteur de toute recherche...C'est pourquoi j'ai toujours aimé enseigner, former de jeunes cerveaux, éveiller leur curiosité et en faire des chercheurs ».

M. J. Méraud ancien élève (X 1946), chef de service à l'...I.N.S.E.E. intervient à la suite du général Tissier :

« Monsieur le Professeur,

...C'est à partir des « Revues Barbe » que je vais essayer de décrire ce qu'ont pensé du Professeur Julia les 25 promotions de Polytechniciens qui ont eu le privilège d'être formées par lui (M. Julia) ...Ce qui fait le ou le génie d'un professeur, et son efficacité, c'est sans doute un peu ce qu'il dit, mais c'est peut-être plus encore sa manière de le dire... Et là votre foi, votre fougue, votre passion font passer admirablement la rampe aux démonstrations les plus subtiles. Avec ce diable d'homme, disait un « cocon lambda » dans une Revue, il n'y a pas moyen de ne pas suivre le cours ...Ainsi votre témoignage dépassait le cadre même de votre cours. C'était une extraordinaire vocation de professeur qui se manifestait devant nous. Aucun de vos anciens élèves ne l'oubliera.

Ce qu'ils n'oublieront pas non plus, c'est l'attachement que visiblement vous éprouvez pour eux et pour leur Ecole. Vous aimez à dire que vos élèves sont pour vous des amis. Et ils se rendent bien compte qu'il ne s'agit pas là d'un simple mot...A certaines époques, ils en ont eu mieux conscience encore...lorsque vous vous faisiez porter à l'amphi, malade, enveloppé de couvertures, et que vous nous donniez une magnifique démonstration de l'ascendant que peut prendre un esprit ardent sur un corps douloureux ; votre voix, d'abord à peine audible, devenant progressivement vibrante et passionnée, vos mains fatiguées se dressant pour tracer dans l'espace figures et surfaces, enfin votre corps tout entier, quelques minutes plutôt enfoui dans le fauteuil, se précipitant au tableau noir au mépris de la douleur. Au-delà de votre dévouement à la science, vos élèves sentaient là votre dévouement passionné à leur propre épanouissement intellectuel...

Cet attachement, cher Monsieur le Professeur, vos élèves vous l'ont bien rendu...Et par ma bouche, ce sont 25 générations de Polytechniciens qui vous expriment leur admiration respectueuse et leur reconnaissante affection ».

Allocution de M. André Grandpierre, président de la Compagnie de Pont-à-Mousson

« Mesdames et Messieurs,

Plusieurs branches importantes de l'industrie française : la Sidérurgie, la Chimie, la Construction électrique et d'autres encore dont les noms seront prochainement publiés se sont rencontrées dans une commune intention de marquer le jubilé scientifique de M. le Professeur Julia par la création d'un Prix annuel portant son nom et destiné à honorer un Professeur de Mathématiques.

Le « Prix Gaston Julia » sera d'une importance annuelle de 500 000 anciens francs...Son attribution qui aura lieu pour la première fois en mai 1962, est garantie pendant quinze années consécutives...est destiné à récompenser chaque année un Professeur distingué dont l'œuvre, écrite ou orale, sera estimée particulièrement méritante » ...

Réponse du professeur Julia :

.....

« En écoutant tout à l'heure cette symphonie de l'amitié dont vous avez bien voulu réunir ici les éléments, j'ai réentendu en moi le dernier chant de la « Symphonie pastorale », le chant des bergers, que j'aime tant. Hier encore, je rendais hommage à mes maîtres. Aujourd'hui, vous m'avez présenté quelques aspects de mon action, de ma pensée, où j'ai retrouvé, embellis par votre bienveillance, quelques instants que j'avais vraiment vécus.

Action et pensée, je crois qu'elles ont tissé mon existence, comme la science et l'art l'ont nourrie. Si je n'ai pas cessé d'aimer la recherche et de la pratiquer lorsque la maladie m'en a laissé la possibilité, je n'ai jamais non plus cessé d'aimer et de pratiquer l'enseignement, qui est notre action à nous. Et c'est probablement ce double besoin de penser et agir qui m'a dicté mon premier choix.

Le printemps de 1916, après le choc de Verdun, me fut une éclosion. Jamais plus qu'en ce printemps, je n'ai eu l'impression que ce que je cherchais, ce que je trouvais, un autre, un ami le cherchait, le trouvait en moi, pour moi. Cela me rendait plus facile la résignation, lorsque je devais rendre les armes à la douleur. Ce trait de mon caractère, dont je pris conscience en ce temps-là, explique peut-être l'origine et la nature très simple des découvertes que j'ai pu faire, et des outils que j'ai dû imaginer pour les faire : c'est un travail de pionnier, non d'érudit, c'est un travail d'observation intérieure et de concentration.

Lorsque je retourne à ces années 16,17,18, pour me remémorer les traitements sévères que je subis, un apaisement me vient, car les soutiens du cœur dont je viens de parler me rendirent possible un travail fécond, dont la trace est restée.

C'est pendant l'année 16 que je trouvai et rédigeai tous les résultats de ma thèse. Au début de 1917, je passai à l'itération des fractions rationnelles, dont l'Académie demandait l'étude. C'est vers octobre 1917 que, passant un soir devant le Lycée Montaigne, j'eus l'idée du lemme que tu baptisas de mon nom, mon cher Nevanlinna, après qu'il t'eut donné la clé de ton problème. Beaucoup t'ont imité et ce lemme, ce grain de sénévé, est devenu un chapitre entier de la théorie des fonctions, celui de la « dérivée angulaire ».

Dans ces temps-là, malgré de délicates opérations de greffe, qui me laissaient souvent plus de huit jours dans l'obscurité, mon assistant intérieur eut fort à faire, et ne s'en priva pas. Il en résulta, entre autres, mes travaux ultérieurs sur les droites, sur les points de Julia, etc

Jusqu'au début de 1937, ma vie s'écoulait, remplie par la recherche et l'enseignement, embellie ou troublée par les joies ou les soucis familiaux, hachée souvent par des crises de névrite, qui stoppaient toute activité pendant un temps indéterminé. L'ennui était que ces crises se multipliaient et menaçaient dès que par un travail ou une concentration trop intense ou trop prolongée, la fatigue nerveuse apparaissait. Lorsque le général Maurin me représenta que mon devoir était de réformer l'enseignement de la Géométrie à l'X, j'acceptai pourtant, non sans quelque appréhension ; mais j'ignorais encore l'énorme effort que, dans mon état, représentait ce cours à 200 puis à 250 et 300 élèves, dans un grand amphi.

Dans cette chaire de Géométrie, et sans égard aux fatigues de l'emploi, je me passionnai pour la mission qu'on me confiait ; par un enseignement ex cathedra et un contact direct aussi étroit que possible, je voulus former ces jeunes gens comme j'avais, à mes débuts, formé les jeunes élèves de l'Ecole Normale. C'est évidemment plus difficile avec 200 élèves qu'avec 25, mais la tâche est essentielle ; l'auditoire fut conquis et me donna de grandes satisfactions. Mon effort s'exerça de deux façons : par une réforme, puis une amélioration continue du cours écrit, réalisée après des essais à l'amphi, sur lesquels je demandais l'avis des élèves eux-mêmes, et par certains exemples de recherche à leur portée, que je pus réaliser en découvrant dans ce cours, pourtant si classique, quelques petits théorèmes et pas mal de démonstrations nouveaux, que j'exposais à l'amphi à mesure que je les trouvais et en expliquant comment j'y avais été conduit. Quel enthousiasme alors dans les promos successives, quels « à bloc » retentissants punctuaient la fin de l'exposé, c'est ce que Méraud nous a dit, et en quels termes affectueux. Ce que vus avez très bien vu, Méraud, et fort bien dit, c'est que je considère mes élèves comme des amis ; en leur présence, je ne sens plus la fatigue ni la douleur, vivant pleinement l'enseignement que je donne. Lorsqu'enfin la création des « petites classes » nous permit de réaliser par petits groupes l'analogie de mes conférences de l'E.N.S., j'estimai avoir réalisé la réforme dont j'avais assumé la charge en 1937.

Alors on me demanda d'introduire l'algèbre dans mon enseignement. Et, sans attendre la réforme des Spéciales qui aurait dû précéder la nôtre, on me demanda, en outre, d'enseigner le nouveau programme, en improvisant les liaisons nécessaires avec l'ancien programme de Spéciales. Ce plan fut réalisé avec succès pendant l'année 56-57 et amélioré régulièrement, à mesure que nos élèves nous arrivaient plus instruits. La réforme est maintenant bien établie et je peux vous rendre compte, mon Général, que ma mission est accomplie ; je crois que la réforme vivra, si l'esprit de progrès qui animait ses réalisateurs persiste dans une certaine stabilité.

Mais je crois bien aussi que tout ce lourd travail a considérablement usé mes forces et provoqué une aggravation de mes épreuves. De nouvelles infirmités se sont ajoutées aux anciennes, la douleur a resserré et multiplié ses prises ; sans les conseils, les soins et les interventions éclairés des professeurs Aubin, Coste et Merle d'Aubigné, j'aurais rendu les armes depuis dix ans.

Grâce à eux, j'ai pu rester debout, avec une difficulté grandissante, il est vrai, mais bien que la « guenille » refuse souvent le service, elle peut, si on la libère de la douleur, aller encore un peu. « Tant qu'un homme n'est pas mort, disait au jeune Ottley le mécanicien Olaf Swanson, de Kipling, « on peut encore en faire quelque chose ».

En France comme à l'étranger, j'ai compris qu'en définitive on enseigne ce que l'on est., bien plus que ce que l'on sait. Il faut donc d'abord être vrai. Notre rôle est de former des personnalités solides, capables de chercher, honnêtement, de s'accrocher, de fabriquer de nouveaux outils lorsque les leurs sont insuffisants, de trouver, enfin d'enseigner. C'est ainsi que l'enseignement et la recherche s'enrichissent mutuellement, et ce serait une erreur couteuse que de les séparer eux qui s'y appliquent

C'est, on le voit, une mission exigeante, et qui, supposant qu'on donne tout de soi, exige qu'on ait quelque chose à donner. On n'enseigne donc que ce que l'on est, car il faut prêcher l'exemple, convaincre, persuader, ne jamais contraindre.

Je crois cependant être fidèle à l'esprit de Hokousai en retournant à l'école, comme je le ferai bientôt. Je « rentrerai dans mon poêle », je reviendrai à mes méditations solitaires de 16-19, sur les livres qu'on voudra bien m'envoyer, pour la fondation que nos amis industriels, groupés autour d'André Grandpierre, ont bien voulu instituer. Ils ont compris que la recherche ne peut exister sans l'enseignement, qui lui-même, ne vit que par la recherche. Ils savent qu'un professeur n'est jamais une « vedette » et pourtant l'enseignement touche beaucoup d'élèves ; si la recherche est pour nous une joie, l'enseignement nous est un lourd devoir, et il faut encourager ceux qui s'y appliquent avec zèle, car ce sont de grands serviteurs du pays. Je remercie donc nos amis industriels et toi en particulier, mon cher Grandpierre, pour ton allocution fraternelle.

Au terme de sa longue marche, Saint Christophe a trouvé la joie. En le suivant, nous l'avons aussi trouvée. « La joie de l'âme est dans l'action » a dit Shelley. Somme toute, j'ai été très heureux. Bien sûr, j'ai beaucoup souffert ; angoisse dans les périls, dans la douleur, dégoût devant les bassesses. Mais tout cela s'oublie lorsque la douleur cesse, lorsqu'on peut admirer une belle action, et la plante desséchée de l'espérance reverdit à la moindre goutte d'eau. J'ai été heureux par mon travail, par ma famille, par mes amis. Mon âme remercie le Seigneur. Remercie tous les confrères, collègues, élèves, amis de France, amis étrangers, dont la présence ici me montre que, loin de vous, je n'étais pas loin de votre cœur.

Christophe a franchi le fleuve ; il a abordé l'autre rive dans la splendeur de l'aube nouvelle. Courage, nous le retrouverons bientôt avec tous les autres. Ici, le jour baisse. Recueillons-nous, écoutons dans le silence et dans la paix, le chant de la clarinette au largo du quintette de Mozart et disons simplement « Mon âme glorifie le Seigneur ».

1965 - 3 juillet : Cérémonie d'Adieux

au Professeur Gaston Julia

Le 3 juillet 1965 à 11 heures, dans l'amphithéâtre Poincaré de l'Ecole Polytechnique, où était réunie la promotion 1963, le Général Cazelles, commandant l'Ecole, a remis à Monsieur le Professeur Gaston Julia un souvenir constitué par un plat d'étain recouvert des signatures des majors des promotions que le professeur Julia a enseignées. A cette occasion et en présence de la famille de M. Julia, de M. Louis Armand, Président du Conseil de perfectionnement, de M. Cheradame, Directeur des Etudes, de M. Majorelle, Président de l'A.X. , de M. Léauté, membre de l'Institut représentant les professeurs et anciens professeurs de l'Ecole, de M. Bailly, président du groupe des Y, de nombreuses notabilités et du corps des officiers de l'Ecole, les discours suivants ont été prononcés par le Général Cazelles et par M. Gaston Julia.

Discours du Général Cazelles

Commandant de l'Ecole Polytechnique

Monsieur le Professeur,

Il y a quatre ans, en fin décembre 61, l'on célébrait votre jubilé, car c'est en 1911 que vous avez été reçu major à la fois à Normale et à l'X. La réunion d'aujourd'hui a un caractère moins solennel, et surtout moins joyeux, car notre joie de vous voir une fois de plus parmi nous est mêlée de regrets, puisque c'est votre départ de la chaire que vous occupiez depuis 1937 qui en est l'occasion.

J'ai tardé quelque peu à organiser cette réunion, quelques mois. Vous ne m'en voudrez pas, j'en suis sûr, car je vous sais peu esclave de la forme et du calendrier : je n'en veux pour preuve que la remise de votre épée d'Académicien ; vous avez fait attendre 16 ans après votre élection à vos amis et disciples la joie de vous la remettre.

Si j'évoque le souvenir de ces deux brillantes manifestations de 1950 à la Sorbonne et 1961 à l'Ecole, c'est d'abord pour souligner le caractère intime de cette réunion, qui groupe les vôtres - pas tous hélas, puisque l'état de santé de Madame Julia ne lui a pas permis d'être présente - et ceux que je puis aussi appeler les vôtres, c'est-à-dire l'Ecole toute entière, ses anciens élèves, son Corps enseignant, ses cadres et cette promotion, dernière à avoir pu bénéficier de votre

enseignement direct de toutes les promotions passées entre vos mains depuis l'année 1919 où vous avez débuté votre enseignement à l'Ecole, commençant d'ailleurs par y retrouver comme élèves certains de vos anciens condisciples de taupe.

Mais j'évoque aussi ces deux manifestations de 1950 et 1961 parce qu'on y a excellement dit les mérites du professeur et du savant. J'y serais bien revenu, dût votre modestie en souffrir, Monsieur le Professeur, mais ce serait vraiment trop de prétention de ma part après des voix si autorisées et, si vous le voulez bien, j'essaierai de parler de l'homme que vous êtes.

Je lisais il y a quelques jours une phrase qu'on attribue à Michel Chevalier, ce Polytechnicien Saint-Simonien ; il aurait dit d'Arago qu'il avait su « sauver sa chaleur d'âme de l'étreinte glacée des Mathématiques ». Arago a été, brièvement, l'un de mes lointains prédécesseurs, je dois en toute humilité reconnaître quelque heureux que je sois d'occuper mes fonctions, que ce n'est pas son principal titre de gloire. Mais je m'autorise de son précédent pour reprendre et vous appliquer ce bel éloge sous la réserve que je ne pense pas que vous n'ayez jamais considéré l'étreinte des Mathématiques comme glacée, car la chaleur d'âme, vous l'avez incontestablement toujours gardée.

Chaleur d'âme : peut-être êtes-vous toujours marqué du soleil d'Oranie, de cette Oranie qu'après vous j'ai tant aimée, où vous avez vécu vos premières années, à Sidi-Bel-Abbès d'abord, à Oran ensuite, et que vous n'avez quittée que pour venir en taupe à Janson, après une grave maladie dont vous disiez vous-même avec humour « qu'on en meurt ou qu'on en reste fou ». Permettez-moi, Monsieur, de vous féliciter de cette folie qui vous a conduit à ne jamais dévier de ce que vous estimiez devoir faire, malgré les circonstances ou les réticences, folie qui a conduit le jeune sous-lieutenant Julia atrocement blessé à refuser d'être évacué jusqu'au succès de l'attaque à laquelle participait son unité.

Chaleur d'âme : je prends pour témoignage votre passion pour la musique- que vous ayez appris à jouer du violon d'un légionnaire à Bel-Abbès, je le souligne en hommage inattendu à cette Légion Etrangère dont j'ai eu des régiments sous mes ordres, et j'en sens tout l'humour- que vous ayez repris le violon, pour, à l'Ecole Normale, faire de la musique de chambre, m'émeut singulièrement. Et que Madame Julia, dont je me permets de regretter à nouveau l'absence, me laisse trouver un symbole de cette passion pour la musique dans le fait qu'elle soit la fille de ce musicien aussi délicat que profond, de ce musicien tout plein de chaleur humaine lui aussi, qu'était Ernest Chausson.

Chaleur d'âme : je sais combien vous avez été soucieux, non de distribuer un enseignement anonyme, mais de communiquer avec vos élèves. Combien vous savez vous mettre à la place des autres, je le sais ne serait-ce que par les entretiens que vous avez bien voulu avoir avec moi, et où vous me parliez de l'Ecole avec une confiance à laquelle j'ai été sensible. Je pense en particulier à cette conversation où vous me faisiez part de vos inquiétudes quant aux mesures prises au concours d'entrée en faveur des 3/2, car, me disiez-vous, il y a des garçons dont, sans que leur qualité soit pour cela moindre, la maturité est plus longue à venir : extraordinaire remarque, pour qui ne vous connaîtrait pas, dans la bouche d'un ancien Taupin dont la carrière de Taupin a été aussi brève qu'éclatante.

C'est cette chaleur que vous avez mis à communiquer votre enseignement à vos élèves qui m'a fait choisir ce modeste souvenir qui va vous être remis au nom de l'Ecole par le major de la promotion 1963. La qualité essentielle en sera à vos yeux, j'en suis sûr, le fait qu'il soit signé des représentants de toutes les promotions que vous avez eues ici.

Laissez-moi une dernière fois vous remercier de tout ce que vous avez fait pour l'Ecole et faites encore pour elle (je pense à ce don que vous m'avez récemment annoncé de manuscrits de l'un de vos maitres), laissez-moi aussi regretter de n'avoir pas été pour vous aussi efficace que je l'aurais souhaité, et permettez-moi de vous demander de considérer ce souvenir comme un diplôme de Polytechnicien Honoris causa, ce qui veut bien dire que l'Ecole s'honore de tout ce que vous lui avez donné.



Attali(*) major des élèves de la promotion 1963, remet le souvenir au Professeur Julia

Réponse de M. Gaston Julia

Mon Général, mes chers amis,

Il s'en est fallu plusieurs fois de rien, que cette sympathique réunion n'ait pas lieu, et je pourrais dire, comme le doge de Venise invité à la cour de Louis XIV : « ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir ».

Vous savez en effet que, admis en 1911 à cette école comme à celle de la rue d'Ulm, et pour suivre une vocation de chercheur déjà affirmée, j'avais renoncé aux honneurs de l'Ecole Polytechnique pour entrer rue d'Ulm. Mais j'eus alors à l'X nombre d'amitiés, que j'ai cultivées jusqu'à ce jour, et dont le relai a été pris ensuite par les élèves de l'Ecole. Ce sont ces amis qui m'ont gardé cette jeunesse et cette chaleur d'âme dont nous a parlé le Général et que toutes sortes d'accidents ont pu amoindrir, non détruire. Et parce que le bien vient souvent du mal, ces accidents eux-mêmes ont contribué à donner à ma vie une variété que je n'aurais certes pas connue sans eux.

D'abord, ce fut, au début de 1915, peu après l'agrégation, une grave blessure de guerre, qui pouvait m'arrêter définitivement., mais qui fut pour moi, « en profondeur », une seconde naissance, et qui me ramena à l'X. C'est cette blessure, en effet, qui amena à mon chevet Georges Humbert, professeur d'Analyse à l'X, à qui j'avais soumis quelques idées suggérées

par ses cours du Collège de France, et qui me proposa d'entrer à l'Ecole Polytechnique par l'autre porte, comme répétiteur du Cours d'Analyse. Par Humbert, je fus amené chez Jordan, puis chez Henry Le Chatelier, et, sous le patronage de ces trois illustres X, j'entrai en 1919 dans cette maison comme répétiteur du cours d'Analyse de Jacques Hadamard. J'y devais rester près de 50 ans. Décidemment, l'Ecole Normale mène à tout... et même à l'Ecole Polytechnique

(*).NDA : Attali, il s'agit bien sûr de Jacques Attali, l'ancien conseiller du président Mitterrand né lui aussi à Alger.

Je vais maintenant vous dire quelques mots de ce qu' a été ma vie à l'Ecole.

Mes premiers élèves, soit en colle, soit aux examens généraux, furent des Officiers qui revenaient du front, après avoir fait la guerre. Parmi eux, le sérieux et toujours gentil Jacques Rueff que vous connaissez tous. Ces promotions d'officiers comptent parmi les meilleures que j'ai connues, et, pour le pittoresque et les rencontres imprévues, sachez seulement qu'il m'arriva d'avoir devant moi, en colle, des élèves qui avaient été de mes camarades à la taupe Janson.

L'enseignement de l'Ecole, dans les années 20 à 50, était assez différent de ce qu'il est devenu ensuite. On y insistait beaucoup plus que maintenant sur les techniques des Mathématiques, qui sont le plus souvent tout ce que demandent les ingénieurs. On se préoccupait pourtant déjà, et avec raison, de dégager et de fixer dans l'esprit des élèves les idées-mères du cours, autour desquelles s'agrége tout le reste. En ce qui me concerne, j'insistais toujours là-dessus. Avec l'appui du Général Maurin, Inspecteur général de l'Artillerie, que la formation et le perfectionnement des élèves préoccupaient beaucoup, nous essayâmes d'instaurer un système de « petites classes ». Diverses oppositions ne le permirent pas à cette époque, et le système ne fonctionna convenablement qu'à partir de 1943. Cela n'empêchait pas beaucoup d'élèves, contrairement à la légende et à la tradition « missaire », de fournir de gros efforts et de s'intéresser à l'un ou l'autre, ou même à tous les cours de l'Ecole. L'un des plus connus de vous est Louis Armand.

Le rôle du répétiteur, développé ensuite sous les espèces du Maître de Conférences, permet des contacts fructueux avec les élèves.

Lorsque je dus l'abandonner pour l'enseignement dans la chaire de Géométrie, je craignis d'abord de perdre ce contact, surtout que le nombre des élèves augmentait constamment ; mais je me trompais. Ayant toujours été persuadé que le véritable enseignement implique essentiellement une collaboration active des élèves et du professeur, je me proposai fermement de donner aux élèves, d'abord et surtout, quelques habitudes de travail et de pensée que je jugeais plus indispensables en tous temps que des connaissances toujours sujettes à révision. Peu à peu, et de plus en plus activement, cette collaboration s'installa, même à l'amphi, au cours des leçons, par des perfectionnements successifs, des modifications, des suppressions, des adjonctions, que j'apportais au cours en les soumettant d'abord à l'appréciation des élèves. C'était déjà là, peut-on dire, une réforme continue, une appropriation continuelle du cours, et le système donna de bons résultats jusqu'au jour où, les programmes eux-mêmes ayant été modifiés, il fallut opérer une refonte complète qui impliquait une réforme du programme de Math. Spéciales.

Sans attendre cette réforme préliminaire, on me demanda d'enseigner le nouveau programme d'Algèbre tout en initiant les élèves aux éléments qui, dans les années suivantes, furent enseignées en Spéciales. C'était un gros effort, mais très intéressant ; le résultat fut excellent,

la promo 56 s'en souvient encore. Postérieurement, la prédominance de l'Algèbre s'est accentuée aux dépens de la Géométrie.

Pour moi, comme pour quelques mathématiciens qui comptent, je ne puis que le regretter. Je pense en effet qu'il n'est pas bon d'isoler l'Algèbre de la Géométrie, parce qu'ils traduisent souvent deux aspects différents, mais complémentaires, l'abstrait et le concret, de la même vérité. Le grand algébriste Artin, récemment décédé, était tellement de cet avis qu'il écrivit un merveilleux petit bouquin, sous le titre « Géométrie-algèbre », que j'ai immédiatement fait mettre à la bibliothèque, puis publié en français dans la collection des « Cahiers scientifiques » afin d'en faire profiter ceux de nos élèves peu familiers avec l'anglais.

1965 - 11 juillet : LE PRIX GASTON-JULIA a été remis à M. Maurice PELLETIER Professeur au Lycée Descartes de Tours



De gauche à droite : Ingénieur Général GUERITHAULT (1901), Président de X Touraine, le professeur JULIA, Monsieur et Madame PELLETIER.

LE PRIX GASTON-JULIA
a été remis à
M. Maurice PELLETIER
Professeur au Lycée Descartes de Tours

Le prix « Gaston Julia » honore chaque année un professeur de mathématiques « dont l'œuvre marque un progrès original et méritoire dans l'enseignement de mathématiques, ou dont l'action

professorale se traduit depuis de nombreuses années par des succès particulièrement importants ».

Le jury a désigné cette année M. Maurice Pelletier, professeur de mathématiques spéciales au lycée Descartes, auquel M. André Grandpierre, représentant la sidérurgie française, a remis hier au nom du comité des donateurs, le prix 1965.

La cérémonie, qui s'est déroulée le 11 juin 1965 dans un cadre intime, a permis successivement à M. Grandpierre, puis à M. Desforge, inspecteur général de l'Education Nationale, et au professeur Gaston Julia lui-même d'exalter le rôle de ces professeurs de « Math Spé » véritables

« pourvoyeurs » des grandes écoles et animateurs d'une pépinière de futurs ingénieurs, chercheurs et savants, et retraçant la brillante carrière professorale de M. Pelletier, de démontrer que plus heureux choix ne pouvait être fait pour l'attribution du prix Gaston-Julia

Fin

